

BOILEAU, NICOLAS

Satyres du sieur D\*\*\*.

Amsterdam

1669

# EOD – Miljoner böcker bara en knapptryckning bort. I mer än 10 europeiska länder!



## Tack för att du väljer EOD!

Europeiska bibliotek har miljontals böcker från 1400-till 1900-talet i sina samlingar. Alla dessa böcker går nu att få som e-böcker – de är bara ett musklick bort. Sök i katalogen från något av biblioteken i eBooks on Demand- nätverket (EOD) och beställ boken som e-bok – tillgängligt från hela världen, 24 timmar per dag och 7 dagar i veckan. Boken digitaliseras och blir tillgänglig för dig som e-bok.

## EOD bokens fördelar!

- Få samma utseende och känsla som med originalet!
- Använd ditt standardprogram för att läsa boken på skärmen, zooma och navigera genom boken.
- Skriv ut enstaka sidor eller hela boken.
- *Sök:* Använd fulltextsökning för enskilda fraser.
- *Klipp & klistra:* Kopiera bilder och delar av texten till andra applikationer (t.ex. ordbehandlingsprogram).

## Villkor för användning

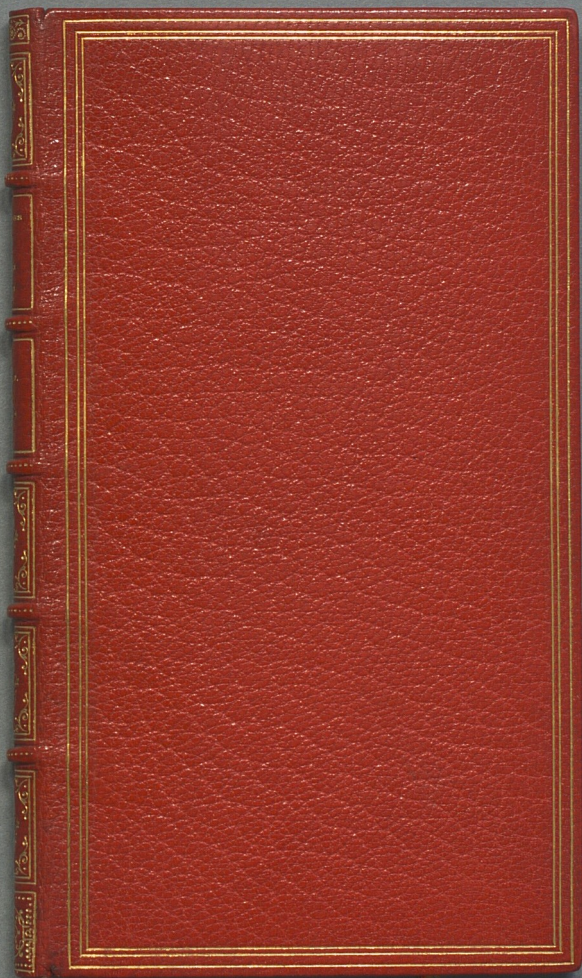
Genom att använda EOD-tjänsten accepterar du de villkor som ställs av biblioteket som äger den aktuella boken.

- Villkoren på svenska: <http://books2ebooks.eu/odm/html/nls/sv/agb.html>

## Fler e-böcker

Redan nu erbjuder 30 bibliotek från 12 europeiska länder denna service. Mer information finns tillgängliga via <http://books2ebooks.eu> alla boken.

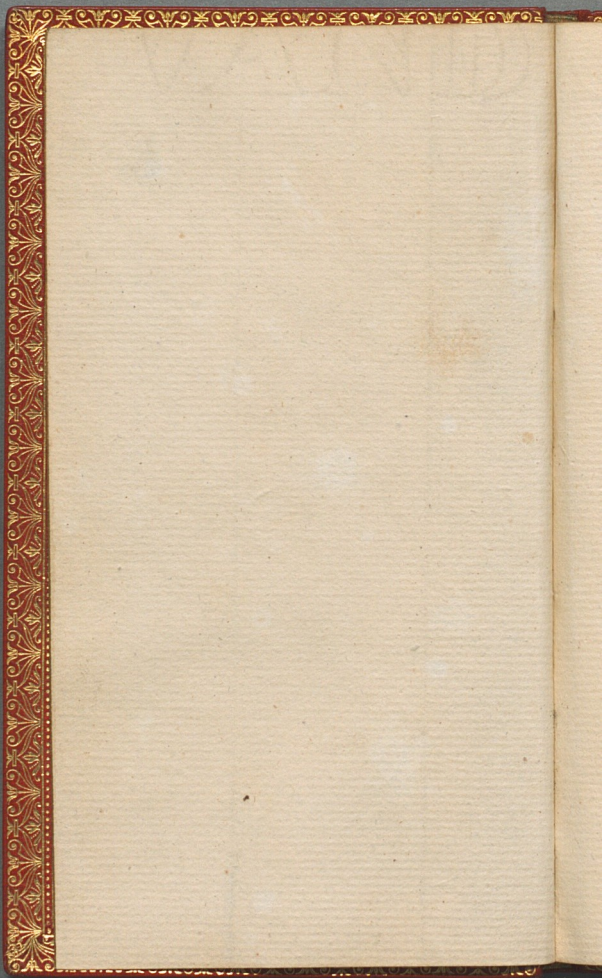
- <http://search.books2ebooks.eu/>

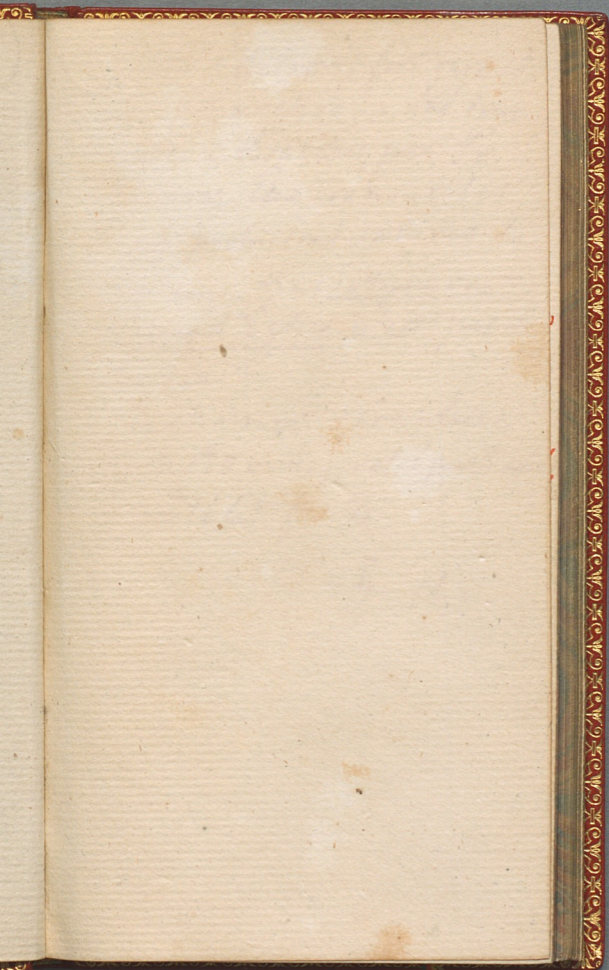


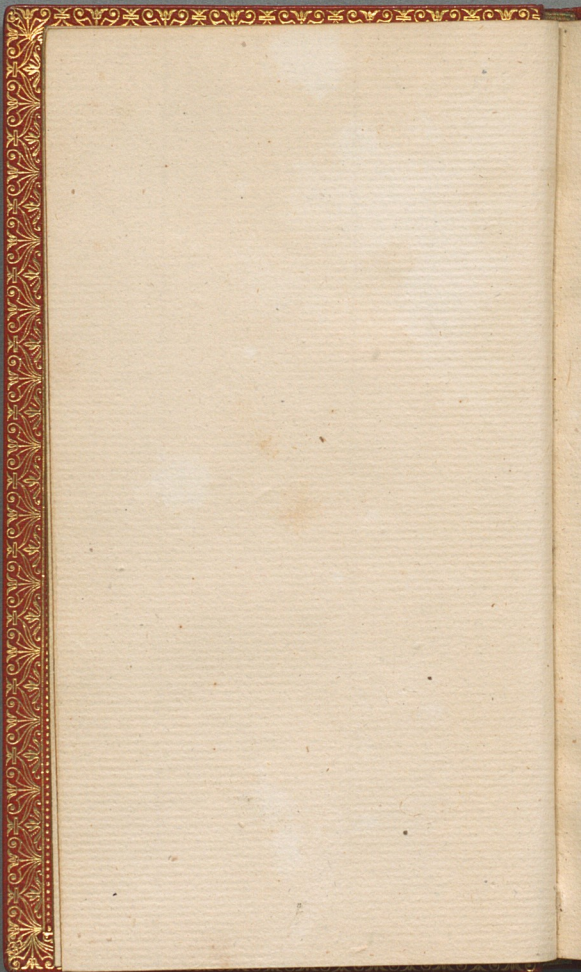


THOMAS POWELL





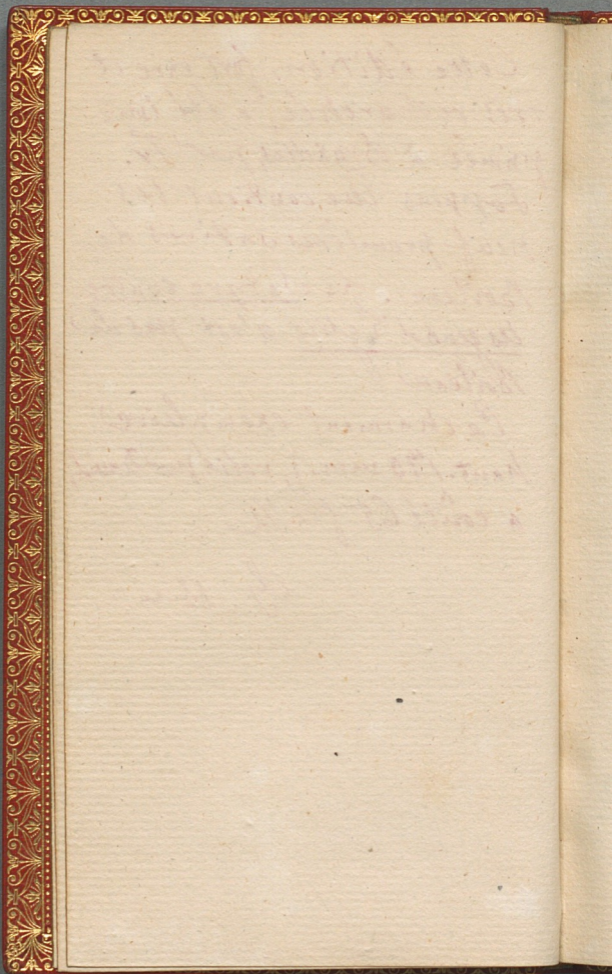


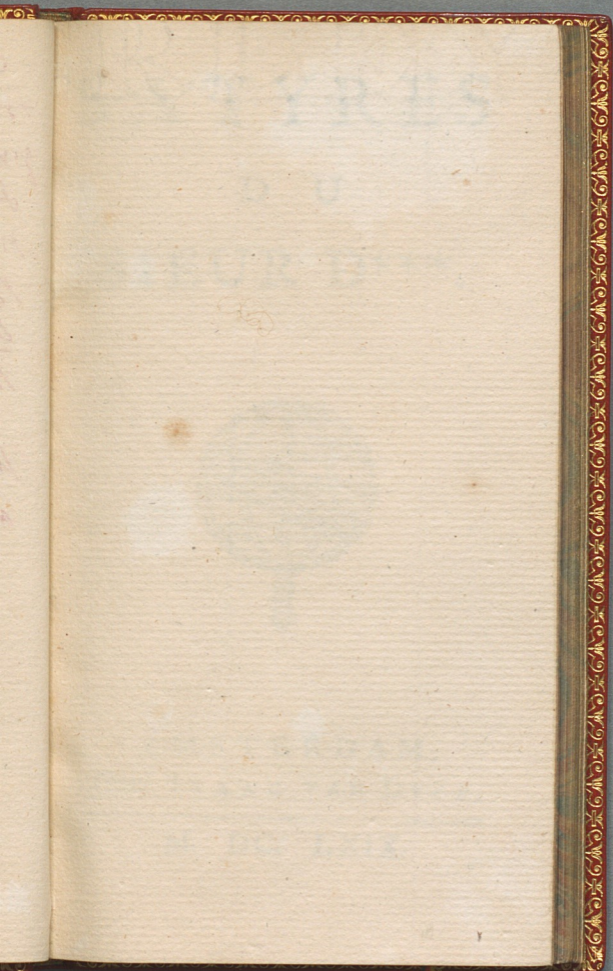


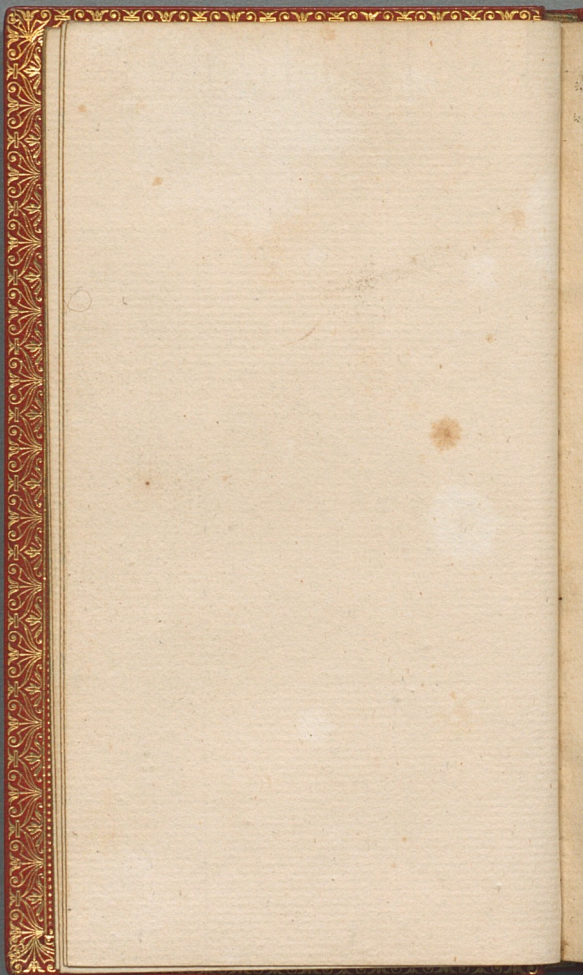
Cette édition, fort rare et  
très recherchée, a été im-  
primée à Bruxelles, par Fr.  
Foppens. Elle contient les  
neuf premières satires de  
Boileau. La Satyre contre  
les gens d'Église n'est pas de  
Boileau.

Ce charmant exemplaire  
(haut. 170 mm.), relié par David,  
a coûté 65 frs. 1/2

G. B-n.







# SATYRES

D U

SIEUR D\*\*\*.



AMSTERDAM,  
Chez ISAAC VAN DYCK.

---

M. DC. LXIX.

SATYRES

D U

SIEUR D\*\*\*.



AMSTERDAM,  
Chez ISAAC VAN DYCK.

M. DC. LXXIX.



# LE LIBRAIRE AU LECTEUR.

**C**es Satyres dont on fait part au Public, n'auroient jamais couru le hazard de l'Impression, si l'on eust laissé faire leur Auteur. Quelques applaudissemens qu'un assez grand nombre de Personnes Amoureuses de ces sortes d'Ouvrages, ait donnez aux siens; sa modestie luy persuadoit, que de les faire imprimer, ce seroit augmenter le nombre des méchans Livres, qu'il blâme en tant de rencontres, & se rendre par là digne luy-mesme en quelque façon, d'avoir place dans ses Satyres. C'est ce qui luy a fait souffrir fort longtemps, avec une patience qui tient quelque chose de l'Heroïque dans un Auteur, les mauvaises Copies qui ont couru de ses Ouvrages, sans estre tenté pour cela de les faire mettre sous la Presse. Mais enfin, toute sa constance l'a abandonné à la venue  
\* de :

## AVIS AU LECTEUR.

de cette monstrueuse Edition qui en a paru depuis peu. Sa tendresse de pere s'est réveillée à l'aspect de ses enfans ainsi desfigurez & mis en pieces. Sur tout lors qu'il les a veus accompagner de cette Prose fade & insipide, que tout le sel de ses vers ne pourroit pas relever : Je veux dire de ce jugement sur les Sciences, qu'on a confu si peu judicieusement à la fin de son Livre. Il a eu peur que ses Satyres n'achevassent de se gaster en une si méchante compagnie : Et il a crû enfin, que puisqu'un Ouvrage, tost on tard, doit passer par les mains de l'Imprimeur, il valoit mieux subir le joug de bonne grace, & faire de luy-mesme ce qu'on avoit dé-jà fait malgré luy. Joint que ce galant Homme qui a pris le soin de la premiere Edition, y a meslé les noms de quelques personnes que l'Auteur honore, & devant qui il est bien aise de se justifier. Toutes ces considerations, dis-je, l'ont obligé à me confier les veritables Originaux de ses pieces, augmentées encore de deux autres, pour lesquelles il apprehendoit le mesme sort. Mais en mesme temps il m'a laissé la charge de faire ses excuses aux Auteurs qui pourront estre choquez de la liberté qu'il s'est donnée, de parler de leurs Ouvrages, en quelques endroits de ses Escrits. Il les prie donc de considerer, que le Parnasse fut de tout temps un pays de liberté : que le plus habile y est tous les jours exposé à la censure du plus ignorant : que le sentiment d'un seul homme ne fait point.

## AVIS AU LECTEUR.

point de loy ; & qu'au pis aller , s'ils se persuadent qu'il ait fait du tort à leurs Ouvrages, ils s'en peuvent vanger sur les siens , dont il leur abandonne jusqu'aux points & aux virgules. Que si cela ne les satisfait pas encore ; il leur conseille d'avoir recours à cette bien-heureuse tranquillité des grands Hommes , comme eux , qui ne manquent jamais de se consoler d'une semblable disgrâce , par quelque exemple fameux pris des plus celebres Auteurs de l'Antiquité , dont ils se font l'application tout seuls, En un mot , il les supplie de faire reflexion ; que si leurs Ouvrages sont mauvais, ils meritent d'estre censurez : & que s'ils sont bons, tout ce qu'on dira contre eux ne les fera pas trouver mauvais. Au reste , comme la malignité de ses Ennemis s'efforce depuis peu de donner un sens coupable à ses pensées , mesme les plus innocentes ; il prie les honnestes gens , de ne se pas laisser surprendre aux subtilitez raffinées de ces petits Esprits, qui ne sçavent se vanger que par des voyes lâches , & qui luy veulent souvent faire un crime affreux d'une Elegance Poëtique.

J'ay charge encore d'avertir ceux qui voudront faire des Satyres contre les Satyres , de ne se point cacher. Je leur répons , que l'Auteur ne les citera point devant d'autre Tribunal que celuy des Muses. Parce que si ce sont des injures grossieres , les Beurreries luy en feront raison ; & si c'est une rail-

## AVIS AU LECTEUR.

*lerie delicate, il n'est pas assez ignorant dans les Loix, pour ne pas sçavoir, qu'il doit porter la peine du talion. Qu'ils escrivent dont librement: comme ils contribueront sans doute à rendre l'Auteur plus illustre, ils feront le profit du Libraire: & cela me regarde. Quelque interest pourtant que j'y trouve, je leur conseille d'attendre quelque temps, & de laisser meurir leur mauvaise humeur. On ne fait rien qui vaille dans la colere. Vous avez beau vomir des injures sales & odieuses: ceia marque la bassesse de vostre ame, sans rabaisser la gloire de celui que vous attaquez: & le Lecteur, qui est de sens froid, n'épouse point les sottes passions d'un Rimeur emporté. Il y auroit aussi plusieurs choses à dire, touchant le reproche qu'on fait à l'Auteur, d'avoir pris ses pensées dans Juvenal & dans Horace. Mais, tout bien considéré, il trouve l'objection si honorable pour luy, qu'il croiroit se faire tort d'y répondre.*



# DISCOURS AU ROY.



LEUNE & vaillant Heros, dont la  
haute Sageſſe  
N'eſt point le fruit tardif d'une  
lente vieilleſſe:  
Et qui Seul, ſans Miniſtre, à l'ex-  
emple des Dieux,

Solitiens tout par toy-mefine & vois tout par tes  
yeux.

Grand Roy, ſi juſqu'icy, par un trait de prudence,  
J'ay demeuré pour Toy dans un humble ſilence;  
Ce n'eſt pas que mon cœur, vainement ſuspendu,  
Balance pour t'offrir un encens qui t'eſt dû.  
Mais je ſçay peu louer, & ma muſe tremblante  
Fuit d'un ſi grand fardeau la charge trop poſante;  
Et ma plume mal propre à peindre des Guerriers,  
Craindroit, en les touchant de fleſtrir tes Lauriers.

Ainſi, ſans me flater d'une vaine manie,  
Je meſure mon vol à mon foible genie;  
Plus ſage en mon reſpect, que ces hardis Mortels,

Qui d'un indigne encens profanent tes Autels ;  
 Qui dans ce champ d'honneur, où le gain le  
 ameine,

Osent chanter ton Nom sans force & sans haleine  
 Et qui vont tous les jours, d'une importune voix  
 T'ennuyer du recit de tes propres Exploits.

L'un en stile pompeux habillant une Eglogue  
 De ses rares Vertus te fait un long prologue,  
 Et mesle, en se vantant soy-mesme à tout propos  
 Les loüanges d'un Fat à celles d'un Heros.

L'autre en vain se lassant à polir une rime,  
 Et reprenant vingt fois le rabot & la lime,  
 Grand & nouvel effort d'un Esprit sans pareil !  
 Dans la fin d'un Sonnet, Te compare au Soleil.

Sur le haut Helicon leur veine méprisée,  
 Fut tousiours des neuf Soeurs la fable & la risée :  
 Calliope jamais ne daigna leur parler :  
 Et Pegase pour eux refuse de voler.

Cependant à les voir enfléz de tant d'audace,  
 Te promettre en leur nom les faveurs du Par  
 nasse :

On diroit, qu'ils ont seuls l'oreille d'Apollon,  
 Qu'ils disposent de tout dans le sacré Vallon.  
 C'est à leurs doctes mains, si l'on veut les en  
 croire,

Que Phebus a commis tout le soin de ta gloire :  
 Et ton Nom du Midy jusqu'à l'Ourse vanté,  
 Ne devra qu'à leurs vers son immortalité.

Mais plustost sans ce Nom, dont la vive lumiere  
 Donne un lustre éclatant à leur veine grossiere :  
 Ils verroient leurs écrits, honte de l'Univers,  
 Pourrir dans la poussiere à la merci des vers.

A l'ombre de ton Nom ils trouvent leur azile !

Comme on void dans les champs un Arbrisseau  
debile ,

Qui sans l'heureux appuy qui le tient attaché ,  
Languiroit tristement sur la terre couché.

Ce n'est pas que ma plume injuste & teme-  
raire ,

Veüille blâmer en eux le dessein de te plaire :

Et parmy tant d'Auteurs , je veux bien l'avouër ,

Apollon en connoist qui te peuvent louer.

Où je sçay , qu'entre ceux qui t'adressent leurs  
veilles ,

Parmy les Pelletiers on compte des Corneilles ;

Mais je ne puis souffrir , qu'un Esprit de travers ,

Qui pour rimer des mots pense faire des vers ,

Se donne en te louant une gesne inutile.

Pour chanter un Auguste , il faut estre un Virgile :

Et j'approuve les soins du Monarque guerrier ,

Qui ne pouvoit souffrir , qu'un Artisan grossier

Entreprist de tracer d'une main criminelle ,

Un Portrait reservé pour le pinceau d'Apelle.

Moy donc , qui connois peu Phebus & ses dou-  
ceurs :

Qui suis nouveau sevré sur le Mont des neuf  
Soeurs :

Attendant que pour toy l'âge ait meuri ma Muse ,

Sur de moindres sujets je l'exerce & l'amuse :

Et tandis que ton bras , des peuples redouté ,

Va la foudre à la main rétablir l'Equité ;

Et retient les méchans par la peur des supplices ;

Moy , la plume à la main , je gourmande les vices ,

Et gardant pour moy-mesme une juste rigueur ,

Je confie au papier les secrets de mon cœur.

Ainsi , dès qu'une fois ma verve se réveille :

Comme on void au Printemps la diligente Abeille,

Qui des fleurs qu'elle pille en compose son miel;  
Des sottises du temps je compose mon fiel.

Je vais de toutes parts où me guide ma veine,  
Sans tenir en marchant une route certaine,  
Et sans gesner ma plume en ce libre métier,  
Je la laisse au hazard courir sur le papier.

Le mal est, qu'en rimant, ma Muse un peu  
legere

Nomme tout par son nom, & ne sçauroit rien  
taire.

C'est-là ce qui fait peur aux Esprits de ce temps,  
Qui tout blancs au dehors, sont tout noirs au de-  
dans.

Ils tremblent qu'un Censeur, que sa verve en-  
courage,

Ne vienne en ses Escrips démasquer leur visage,  
Et fouillant dans leurs mœurs en toute liberté,  
N'aille du fond du Puits tirer la verité.

Tous ces gens éperdus au seul nom de Satyre,  
Font d'abord le procès à quiconque ose rire.

Ce sont eux que l'on voit, d'un discours insensé,  
Publier dans Paris que tout est renversé;  
Au moindre bruit qui court, qu'un Auteur les  
menace,

De jouer des Bigots la trompeuse grimace.

Pour eux un tel Ouvrage est un montre odieux;  
C'est offenser les loix, c'est s'attaquer aux Cieux:  
Mais bien que d'un faux zele ils masquent leur  
foiblesse,

Chacun voit qu'en effet la verité les blesse.

En vain d'un lasche orgueil leur Esprit revestu,  
Se

Se couvre du manteau d'une austere vertu :  
 Leur cœur qui se connoist, & qui fuit la lumiere,  
 S'il se moque de Dieu, craint Tartuffe & Mo-  
 liere.

Mais pourquoy sur ce point sans raison m'é-  
 carter ?

Grand Roy, c'est mon defaut, je ne sçaurois  
 flatter.

Je ne sçay point au Ciel placer un Ridicule,  
 D'un Nain faire un Atlas, ou d'un lasche un Her-  
 cule ;

Et sans cesse en Esclave à la suite des Grands,  
 A des Dieux sans vertu prodiguer mon encens.

On ne me verra point, d'une veine forcée,  
 Mesme, pour te louer, déguiser ma pensée :  
 Et quelque grand que soit ton pouvoir souverain,  
 Si mon cœur en ces vers ne parloit par ma main ;  
 Il n'est espoir de biens, ny raison, ny maxime,  
 Qui püst en ta faveur m'arracher une rime.

Mais lors que je te voy, d'une si noble ardeur,  
 T'appliquer sans relasche aux soins de ta Gran-  
 deur ;

Faire honte à ces Rois que le travail étonne,  
 Et qui sont accablez du faix de leur Couronne :  
 Quand je voy ta sagesse, en ses justes projets,  
 D'une heureuse abondance enrichir tes sujets :  
 Fouler aux pieds l'orgueil & du Tage & du Tibre :  
 Nous faire de la mer une campagne libre ;  
 Et tes braves guerriers, seconant ton grand cœur,  
 Rendre à l'Aigle éperdu sa premiere vigueur :  
 La France sous tes loix maistriser la fortune ;  
 Et nos Vaisseaux domptant l'un & l'autre Neptu-  
 ne,

Nous aller chercher l'Or, malgré l'onde & le vent,

Aux lieux, où le Soleil le forme en se levant :

Alors, sans consulter si Phebus l'en avouë,

Ma Muse toute en feu me previent, & Te louë.

Mais bien-tost la Raïson arrivant au secours,

Vient d'un si beau projet interrompre le cours :

Et me fait concevoir, quelque ardeur qui m'emporte,

Que je n'ay ny le ton, ny la voix assez forte.

Ainsi-tost je m'effraye, & mon esprit troublé

Laisse-là-le fardeau dont il est accablé :

Et sans passer plus loin, finissant mon Ouvrage,

Comme un Pilote en mer, qu'épouvante l'orage,

Dés que le bord paroist, sans songer où je suis,

Je me sauve à la nage, & j'aborde où je puis.

---

## S A T Y R E I.

**D**AMON ce grand Auteur, dont la Muse fertile

Amusa si long-temps, & la Cour, & la Ville :

Mais qui n'estant vestu que de simple bureau,

Passé l'Esté sans liuge, & l'Hyver sans manteau :

Et de qui le corps sec, & la mine affamée,

N'en sont pas mieux refaits, pour tant de renommée ;

Las de perdre en rimant & sa peine & son bien,

D'emprunter en tous lieux, & de ne gagner rien,

Sans

Sans habits, sans argent, ne sçachant plus que faire,  
 S'en est enfui, chargé de sa seule misere :  
 Et bien loin des Sergens, des Clercs, & du Palais,  
 Va chercher un repos qu'il ne trouva jamais,  
 Sans attendre qu'icy, la Justice ennemie  
 L'enferme en un cachot le reste de sa vie ;  
 Ou que d'un bonnet verd le salutaire affront,  
 Flétrisse les lauriers qui luy couvrent le front.

Mais le jour qu'il partit, plus defait & plus  
 blême,

Que n'est un Penitent sur la fin d'un Carefme,  
 La colere dans l'ame, & le feu dans les yeux  
 Il distila sa rage, en ces tristes adieux.

Puisqu'en ce Lieu jadis aux Muses si commode,  
 Le mérite & l'esprit ne sont plus à la mode,  
 Qu'un Poète, dit-il, s'y voit maudit de Dieu,  
 Et qu'icy la Vertu n'a plus ny feu ny lieu ;  
 Allons du moins chercher quelque antre ou quel-  
 que roche,

D'où jamais ny l'Huissier, ny le Sergent n'appro-  
 che,

Et sans lasser le Ciel par des vœux impuissans,  
 Mettons-nous à l'abri des injures du temps :  
 Tandis que libre encor ; malgré les destinées,  
 Mon corps n'est point courbé sous le faix des an-  
 nées :

Qu'on ne voit point mes pas sous l'âge chanceler,  
 Et qu'il reste à la Parque encor dequoy filer.  
 C'est là, dans mon mal-heur le seul conseil à sui-  
 vre :

Que George vive icy, puisque George y sçait vi-  
 vre,

Qu'un million comptant par ses fourbes acquis,

De Clerc jadis Laquais a fait Comte & Marquis  
 Que Jacquin vive icy, dont l'adresse funeste  
 A plus causé de maux que la guerre & la peste:  
 Qui de ses revenus écrits par alphabet,  
 Peut fournir aisément un Calepin complet.  
 Qu'il regne dans ces lieux, il a droit de s'y plaire.  
 Mais moy, vivre à Paris! Eh, qui voudrois je faire?  
 Je ne sçay ny tromper, ny feindre, ny mentir,  
 Et quand ie le pourrois, je n'y puis consentir.  
 Je ne sçay point en lasche, effuyer les outrages  
 D'un Faquin orgueilleux qui vous tient à ses ga-  
 ges:

De mes Sonnets flateurs laisser tout l'Univers,  
 Et vendre au plus offrant mon encens & mes vers.  
 Pour un si bas employ ma Muse est trop altiere.  
 Je suis rustique & fier, & j'ay l'ame grossiere.  
 Je ne puis rien nommer, si ce n'est par son nom:  
 \* J'appelle un chat un chat, & Rôlet un frippon.  
 De servir un Amant, je n'en ay pas l'adresse:  
 P'ignore ce grand Art, qui gagne une maitresse.  
 Et je suis à Paris, triste, pauvre, & reclus,  
 Ainsi qu'un corps sans ame, ou devenu perclus.

Mais pourquoy, dira-t'on, cette vertu sau-  
 vage,

Qui court à l'Hospital, & n'est plus en usage?  
 La richesse permet une juste fierté;  
 Mais il faut estre souple avec la pauvreté.  
 C'est par là qu'un Auteur, que presse l'indigence,  
 Peut des astres malins corriger l'influence;  
 Et que le Sort burlesque, en ce siecle de fer,  
 D'un Pedant, quand il veut, sçait faire un Duc  
 & Pair.

Je  
 \* C'est un Hostelier du Pays Blaisois.

Je ſçay bien que ſouvent, un cœur laſche &  
ſervile

A trouvé chez les Grands un eſclavage utile:  
Et qu'un Riche pourroit, dans la ſuite du temps,  
D'un Flateur affamé payer les ſoins ardens.  
Mais avant que pour vous il parle ou qu'il agiſſe,  
Il faut de ſes forfaits devenir le complice,  
Et ſçachant de ſa vie & l'horreur & le cours,  
Le tenir en eſtat de vous craindre toujours:  
De trembler qu'à toute heure un remors legiti-  
me

Ne vous force à le perdre, en découvrant ſon cri-  
me.

Car n'en attendez rien; ſi ſon eſprit diſcret  
Ne vous a confié qu'un honneſte ſecret.  
Pour de ſi hauts projets, je me ſens trop timide:  
L'inceſte me fait peur, & je hais l'homicide:  
L'adultere & le vol allarment mes eſprits,  
Je ne veux point d'un bien qu'on achete à ce prix.  
Non non, c'eſt vainement, qu'au mépris du  
Parnaffe,

J'irois de porte en porte étaler ma diſgrace.  
Il n'eſt plus d'honneſte homme: & Diogene en  
vain,

Iroit, pour en chercher, la lanterne à la main.  
Le chemin aujourd'huy, par où chacun s'éleve,  
Fut le chemin jadis qui menoit à la Greve:  
Et Monleron ne doit qu'à ſes crimes divers,  
Ses ſuperbes lambris, ſes jardins toujours verts.  
Ainſi de la Vertu, la Fortune ſe joüe.  
Tel aujourd'huy triomphe au plus haut de ſa rouë,  
Qu'on verroit de couleurs bizarrement orné,  
Conduire le carroſſe où l'on le voit trainé;

Si dans les droits du Roy sa funeste science,  
 Par deux ou trois avis, n'eust ravagé la France.  
 Je sçay qu'un juste effroy l'éloignant de ces lieux,  
 L'a fait pour quelques mois disparoistre à nos  
 yeux :

Mais en vain, pour un temps, une taxe l'exile :  
 On le verra bien-tost pompeux en cette ville,  
 Marcher encor chargé des dépouilles d'autruy,  
 Et jouir du Ciel mesme irrité contre luy.  
 Tandis que Pelletier, crotté jusqu'à l'échine,  
 S'en va chercher son pain de cuisine en cuisine :  
 Sçavant en ce métier, si cher aux beaux Esprits,  
 Dont Monmaur autrefois fit leçon dans Paris.

Il est vray, que du Roy la bonté secourable  
 Jette enfin sur la Muse un regard favorable,  
 Et reparant du Sort l'aveuglement fatal,  
 Va tirer désormais Phebus de l'Hospital.  
 On doit tout esperer d'un Monarque si juste.  
 Mais sans un Mecenas, à quoy sert un Auguste ?  
 Et fait comme je suis, au siecle d'aujourd'huy,  
 Qui voudra s'abaisser à me servir d'appuy ?  
 Et puis, comment percer cette foule effroyable,  
 De Rimeurs affamez, dont le nombre l'accable ?  
 Qui, dès que sa main s'ouvre, y courent les pre-  
 miers,

Et ra vissent un bien qu'on devoit aux derniers.  
 Comme on voit les Frelons, troupe lâche & ste-  
 rile,

Aller piller le miel que l'Abeille distile.  
 Enfin je ne sçaurois, pour faire un juste gain,  
 Aller bas & rampant fléchir sous Pucelain.  
 Cependant, pour flater ce Rimeur titulaire,  
 Le frere en un besoin va renier son frere :

Et Phebus en personne, y faisant la leçon,  
 Gagneroit moins icy, qu'au métier de maçon;  
 Ou, pour estre couché sur la Liste nouvelle,  
 S'en iroit chez Conrart admirer la Pucelle.  
 Cessons donc d'aspirer à ce prix tant vanté,  
 Que donne la faveur à l'importunité.  
 Saint Amand n'eut du Ciel que sa veine en par-  
 tage:

L'habit, qu'il eut sur luy, fut son seul heritage:  
 Un lit & deux placets composoient tout son bien:  
 Ou, pour en mieux parler, Saint Amand n'avoit  
 rien.

Mais quoy, las de traifner une vie importune,  
 Il engagea ce rien, pour chercher la Fortune:  
 Et tout chargé de vers, qu'il devoit mettre au  
 jour,

Conduit d'un vain espoir, il parut à la Cour.  
 Qu'arriva-t'il enfin de sa Muse abusée?  
 Il en revint couvert de honte & de risée,  
 Et la fièvre au retour, terminant son destin,  
 Fit par avance en luy, ce qu'auroit fait la faim.  
 Un Poète à la Cour fut jadis à la mode:  
 Mais des Fous aujourd'huy, c'est le plus incom-  
 mode:

Et l'Esprit le plus beau, l'Auteur le plus poli,  
 N'y parviendra jamais au fort de l'Angeli.

Faut-il donc desormais jouer un nouveau  
 rôle?

Dois-je, las d'Apollon, recourir à Barthole:  
 Et feuilletant Louët allongé par Brodeau,  
 D'une robbe à longs plis balayer le Barreau?  
 Mais à ce seul penser, je sens que je m'égaré.  
 Moy? que j'aïlle crier dans ce pais barbare,

Où

Où l'on voit tous les jours l'Innocence aux abois,  
 Errer dans les détours d'un Dedale de loix,  
 Et dans l'amas confus des chicanes énormes,  
 Ce qui fut blanc au fond, rendu noir par les formes.

Où Patru gagne moins qu'Hüiot & le Mazier;  
 Et dont les Cicerons se font chez Péfournier.  
 Avant qu'un tel dessein m'entre dans la pensée,  
 On pourra voir la Seine à la Saint Jean glacée,  
 Arnaud à Charenton devenir Huguenot,  
 Saint Sorlin Janseniste, & Saint Pavin bigot.

Quittons donc pour jamais, une Ville importune,

Où l'Honneur est en guerre avecque la Fortune:  
 Où le Vice orgueilleux s'érige en Souverain,  
 Et va la mitre en teste, & la crosse à la main:  
 Où l'Argent seul tient lieu d'esprit & de noblesse:  
 Où la Vertu se peze au poids de la Richesse.  
 Où l'on emporte à peine, à suivre les neuf Sœurs,  
 Un laurier chimerique & de maigres honneurs:  
 Où la Science triste, affreuse, & delaissée,  
 Est par tout des bons lieux comme infame chassée:

Où le seul art en vogue, est l'art de bien voler:  
 Où tout me choque: enfin, où je n'ose parler.

Et quel Homme si froid ne seroit plein de bile,  
 A l'aspect odieux des mœurs de cette Ville?

Qui pourroit les souffrir? & qui, pour les blasmer,  
 Malgré Muse & Phebus n'apprendroit à rimer?

Non, non, sur ce sujet, pour écrire avec grace,  
 Il ne faut point monter au sommet du Parnasse:

Et sans aller rêver dans le double Vallon,  
 La colere suffit, & vaut un Apollon.

Mais

Mais quoy, dira quelqu'un, vous entrez en  
furie :

A quoy bon ces grands mots? Doucement, je vous  
prie :

Ou bien montez en chaire, & là, comme un Do-  
cteur,

Allez de vos sermons endormir l'Auditeur ;

C'est là que bien, ou mal, on a droit de tout dire,

Ainsi parle un Esprit, qu'irrite la Satyre,

Qui contre ses defauts croit estre en feureté,

En raillant d'un Censeur la triste austerité :

Qui fait l'homme intrepide, & tremblant de foi-  
bleffe,

Attend pour croire en Dieu que la fièvre le pres-  
se ;

Et riant hors de là, du sentiment commun,

Presche que Trois font Trois, & ne font jamais Un.

Car enfin, de penser qu'un Dieu tourne le monde,

Et regle les ressorts de la machine ronde,

Ou qu'il est une vie au delà du trépas,

C'est là ce qu'il faut croire, & ce qu'il ne croit  
pas.

Pour moy qui suis plus simple, & que l'Enfer  
étonne,

Qui crois l'ame immortelle, & que c'est Dieu qui  
tonne :

Il vaut mieux, pour jamais, me bannir de ce lieu,

Je me retire donc. Adieu, Paris, Adieu.

## S A T Y R E II.

*A Monsieur Moliere.*

**R**ART & fameux Esprit, dont la fertile veine  
Ignore en écrivant le travail & la peine;  
Pour qui tient Apollon tous ses thresors ou-  
verts,

Et qui sçais à quel coin se marquent les bons vers.  
Dans les combats d'esprit, sçavant Maistre d'escrime,

Enseigne moy, Moliere, où tu trouves la Rime.  
On diroit, quand tu veux, qu'elle te vient chercher:

Jamais au bout du vers on ne te voit broncher;  
Et sans qu'un long détour t'arreste, ou t'embar-  
rasse,

A peine as-tu parlé, qu'elle-mesme s'y place.  
Mais moy, qu'un vain caprice, une bizarre hu-  
meur,

Pour mes pechez, je croy, fit devenir Rimeur:  
Dans ce rude métier, où mon esprit se tuë,  
En vain pour la trouver, je travaille, & je suë.

Souvent j'ay beau rêver du matin jusqu'au soir:  
Quand je veux dire *blanc*, la quinteuse dit *noir*.

Si je veux d'un Galant dépeindre la figure,  
Ma plume pour rimer, trouve l'Abbé de P\*\*\*:  
Si je pense exprimer un Auteur sans défaut,

La

La Raïson dit Virgile, & la Rime Kynaut.  
 Enfin quoy que je fasse, ou que je veuille faire,  
 La bizarre tousiours vient m'offrir le contraire.  
 De rage quelquefois ne pouvant la trouver,  
 Triste, las, & confus, je cesse d'y rêver:  
 Et maudissant vingt fois le Demon qui m'inspire,  
 Je fais mille sermens de ne jamais écrire:  
 Mais quand i'ay bien maudit & Muses & Phebus,  
 Je la voy qui paroist, quand je n'y pense plus.  
 Aussi-tost, malgré moy, tout mon feu se rallume  
 Je reprends sur le champ le papier & la plume,  
 Et de mes vains sermens perdant le souvenir,  
 J'attens de vers en vers qu'elle daigne venir.  
 Encor, si pour rimer, dans sa verve indiscrete,  
 Ma Muse au moins souffroit une froide epithete:  
 Je ferois comme un autre; & sans chercher si loïn,  
 J'aurois tousiours des mots, pour les coudre au  
 besoin.

Si je loüois Philis, *En miracles seconde;*  
 Je trouverois bien-tost, *A mille autre seconde.*  
 Si je voulois vanter un objet *Nonpareil;*  
 Je mettrois à l'instant, *Plus beau que le Soleil.*  
 Enfin parlant tousiours d'*Astres & de Merveilles,*  
 De *Chef-d'œuvre des Cieux*, de *Beautex sans*  
*pareilles;*  
 Avec tous ces beaux mots souvent mis au hazard,  
 Je pourrois aisément, sans genie, & sans art,  
 Et transposant cent fois & le Nom & le Verbe,  
 Dans mes vers recousus mettre en pieces Mal-  
 herbe,  
 Mais mon Esprit tremblant, sur le choix de ses  
 mots,  
 N'en dira jamais un, s'il ne tombe à propos:

Et

Et ne sçauroit souffrir, qu'une phrase insipide  
 Vienne à la fin d'un vers remplir la place vuide:  
 Ainsi, recommençant un ouvrage vingt fois,  
 Sij'écris quatre mots, j'en effaceray trois.

Maudit soit le premier, dont la verve insensée  
 Dans les bornes d'un vers renferma sa pensée,  
 Et donnant à ses mots une étroite prison,  
 Voulut avec la Rime enchaîner la Raison.  
 Sans ce métier fatal au repos de ma vie,  
 Mes jours pleins de loisir couleroient sans envie.  
 Je n'aurois qu'à chanter, rire, boire d'autant,  
 Et comme un gras Chanoine, à mon aise, &  
 content,

Passer tranquillement, sans souci, sans affaire,  
 La nuit à bien dormir, & le jour à rien faire.  
 Mon cœur exempt de soins, libre de passion,  
 Sçait donner une borne à son ambition:  
 Et fuyant des grandeurs la présence importune,  
 Je ne vais point au Louvre adorer la Fortune:  
 Et je serois heureux, si pour me consumer,  
 Un Destin envieux ne m'avoit fait rimer.

Mais depuis le moment que cette frenesie  
 De ses noires vapeurs troubla ma fantasia,  
 Et qu'un Demon jaloux de mon contentement,  
 M'inspira le dessein d'écrire poliment;  
 Tous les jours malgré moy, cloüé sur un Ouvrage,  
 Retournant un endroit, effaçant une page,  
 Enfin passant ma vie en ce triste métier,  
 J'envie en écrivant le sort de Pelletier.

Bien-heureux Scuderi! dont la fertile plume  
 Peut tout les mois sans peine enfanter un volume.  
 Tes écrits, il est vray, sans force, & languissans,  
 Semblent estre formez en dépit du bon sens:

Mais

Mais ils trouvent pourtant , quoy qu'on en puisse  
dire ,

Un Marchand pour les vendre , & des Sots pour  
les lire.

Et quand la Rime enfin se trouve au bout des vers ,

Qu'importe que le reste y soit mis de travers ?

Mal-heureux mille fois celuy , dont la manie

Veut aux regles de l'Art asservir son genie.

Un Sot en écrivant fait tout avec plaisir :

Il n'a point en ses vers l'embaras de choisir :

Et toujours amoureux de ce qu'il vient d'écrire ,

Ravi d'étonnement, en soy-mesme il s'admire.

Mais un Esprit sublime , en vain veut s'élever

A ce degré parfait qu'il tâche de trouver :

Et toujours mécontent de ce qu'il vient de faire ,

Il plaist à tout le monde , & ne sçauroit se plaire.

Et tel , dont en tous lieux chacun vante l'Esprit ,

Voudroit pour son repos n'avoir jamais écrit.

Toy donc qui vois les maux où ma Muse s'a-  
bîme ,

De grace, enseigne moy l'Art de trouver la Rime:

Ou , puis qu'enfin tes soins y seroient superflus ,

Moliere , enseigne moy l'Art de ne rimer plus.

---

### S A T Y R E III.

A. **Q**UEL sujet inconnu vous trouble & vous  
altere ?

D'où vous vient aujourd'huy cet air  
sombre & severe ,

Et

Et ce visage enfin plus passe qu'un Rentier,  
 A l'aspect d'un Arrest qui retranche un quartier ?  
 Qu'est devenu ce teint, dont la couleur fleurie  
 Sembloit d'Ortolans seuls, & de Bisques nourrie:  
 Où la joye en son lustre attiroit les regards,  
 Et le Vin en rubis brilloit de toutes parts ?  
 Qui vous a pû plonger dans cette humeur cha-  
 grine ?

A-t'on, par quelque Edit, reformé la cuisine ?  
 Ou quelque longue pluye, inondant vos vallons,  
 A-t'elle fait couler vos vins & vos melons ?  
 Répondez donc du moins, ou bien je me retire.

P. Ah ! de grace, un moment, souffrez que je  
 respire.

Je sors de chez un Fat, qui pour m'empoisonner,  
 Je pense, exprés chez luy m'a forcé de disner,  
 Je l'avois bien prévu. Depuis prés d'une année,  
 J'éluois tous les jours sa poursuite obstinée,  
 Quand hier il m'aborde, & me serrant la main:  
 Ah! Monsieur, m'a-t'il dit, je vous attens demain.  
 N'y manquez pas au moins. J'ay quatorze bou-  
 teilles

D'un vin vieux, Boucingo n'en a point de pa-  
 reilles:

Et je gagerois bien, que chez le Commandeur,  
 Villandri priseroit sa séve, & sa verdure.  
 Moliere avec Tartuffe y doit jouer son rôle !  
 Et Lambert, qui plus est, m'a donné sa parole.  
 C'est tout dire en un mot, & vous le connoissez.  
 Quoy Lambert? Ouy Lambert: A demain: C'est  
 assez.

Ce matin donc, seduit par sa vaine promesse  
 J'y cours, Midy sonnante, au sortir de la Messe.

A peine estois-je entré, que ravi de me voir,  
Mon Homme, en m'embrassant, m'est venu recevoir:

Et montrant à mes yeux une allegresse entiere,  
Nous n'avons, m'a-t'il dit, ny Lambert, ny  
Moliere:

Mais puisque je vous voy, je me tiens trop content.  
Vous estes un brave Homme: Entrez, on vous attend.

A ces mots, mais trop tard, reconnoissant ma faute:  
Je le suis en tremblant, dans une chambre haute,  
Où, malgré les volets, le Soleil irrité

Formoit un poëlle ardent, au milieu de l'Esté.

Le Couvert estoit mis dans ce lieu de plaifance:  
Où j'ay trouvé d'abord, pour toute connoissance,  
Deux nobles Campagnards, grands lecteurs de  
Romans,

Qui m'ont dit tout Cyrus, dans leurs longs com-  
plimens.

J'enrageois. Cependant on apporte un Potage.

Un Coq y paroissoit en pompeux équipage,  
Qui changeant sur ce plat & d'estat & de nom,  
Par tous les Conviez s'est appellé Chapon.

Deux assiettes suivoient, dont l'une estoit ornée  
D'une Langue en ragoust de perfil couronnée:

L'autre d'un Godiveau tout brûlé par dehors,  
Dont un beurre gluant inondoit tous les bords,

On s'assied: mais d'abord, nostre troupe serrée

Tenoit à peine autour d'une table quarrée,  
Où chacun, malgré soy, l'un sur l'autre porté,  
Faisoit un tour à gauche, & mangeoit de costé.

Jugez en cét estat, si je pouvois me plaire,  
Moy, qui ne compte rien ny le vin, ny la chere:

Si

Si l'on n'est plus au large assis en un festin,  
 Qu'aux Sermons de Chaiffaigne, ou de l'Abbé  
 Cotin.

NostreHofte, cependant, s'adressant à la troupe:  
 Que vous semble, a-t-il dit, du gouft de cette  
 soupe ?

Sentez-vous le citron dont on a mis le jus,  
 Avec des jaunes d'œuf meslez dans du verjus ?  
 Ma foy, vive Mignot, & tout ce qu'il appreste.  
 Les cheveux cependant me dresseoient à la teste :  
 Car Mignot, c'est tout dire, & dans le monde  
 entier,

Jamais Empoisonneur ne sceut mieux son métier,  
 J'approuvois tout pourtant de la mine & du geste,  
 Pensant qu'au moins le vin dûst reparer le reste.  
 Pour m'en éclaircir donc, j'en demande. Et d'a-  
 bord,

Un Laquais effronté m'apporte un Rouge bord,  
 D'un Auvernat fumeux, qui meslé de Lignage,  
 Se vendoit chezCrenet, pour vin de l'Hermitage;  
 Et qui rouge en couleur, 'mais fade & doucereux,  
 N'avoit rien qu'un gouft plat, & qu'un déboire  
 affreux.

A peine ay-je senty cette liqueur traitresse,  
 Que de ces vins meslez, j'ay reconnu l'adresse.  
 Toutefois avec l'eau, que j'y mets à foison,  
 J'esperois adoucir la force du poison.  
 Mais, qui l'auroit pensé, pour comble de disgrâce;  
 Par le chaud qu'il faisoit nous n'avions point de  
 glace,

Point de glace, bon Dieu! dans le fort de l'Esté?  
 Au mois de Juin ! Pour moy j'estois si transporté;  
 Que donnant de fureur tout le festin au Diable,

Je me suis veu vingt fois prest à quitter la table;  
 Et dût-on m'appeller, & fantasque, & bourru,  
 J'allois sortir enfin : quand le Rost a paru.

Sur un Lièvre flanqué de six poulets ethiques,  
 S'élevoient trois Lapins, animaux domestiques,  
 Qui dès leur tendre enfance élevez dans Paris,  
 Sentoient encor le chou, dont ils furent nourris :  
 Autour de cet amas de viandes entassées,  
 Regnoit un long cordon d'Aloüettes pressées,  
 Et sur les bords du plat, six Pigeons étalez  
 Presentoient pour renfort leurs squelettes brûlez.  
 A costé de ce plat paroissoient deux Salades :  
 L'une de pourpier jaune, & l'autre d'herbes  
 fades,

Dont l'huile de fort loin saisissoit l'odorat,  
 Et nageoit dans des flots de vinaigre rosat.  
 Tous mes Sots à l'instant, changeant de conte-  
 nance,

Ont loué du festin la superbe ordonnance :  
 Tandis que mon Faquin, qui se voyoit priser,  
 Avec un ris moqueur, les prioit d'excuser.  
 Sur tout certain Hableur, à la gueule affamée,  
 Qui vint à ce festin, conduit par la fumée :  
 Et qui s'est dit Profés dans l'ordre des cousteaux,  
 A fait, en bien mangeant, l'éloge des morceaux.  
 Je riois de le voir, avec sa mine ethique,  
 Son rabat jadis blanc, & sa perruque antique ;  
 En Lapins de garenne eriger nos Clapiers,  
 Et nos Pigeons Cauchois, en superbes Ramiers,  
 Et pour flater nostre Hoste, observant son visage,  
 Composer sur ses yeux, son geste & son langage.

Quand nostre Hoste charmé, m'avisant sur ce  
 point :

Qu'avez

Qu'avez vous donc, dit-il, que vous ne mangez point ?

Je vous trouve aujourd'huy l'ame toute inquiete.  
Et les morceaux entiers restent sur vostre assiete.  
Aimez-vous la muscade? on en a mis par tout.  
Ah ! Monsieur, ces Poulets sont d'un merveilleux  
goust ;

Ces Pigeons sont dodus, mangez sur ma parole.  
J'aime à voir aux Lapins cette chair blanche &  
molle.

Ma foy, tout est passable, il le faut confesler,  
Et Mignot aujourd'huy, s'est voulu surpasser.  
Quand on parle de sausse, il faut qu'on y raffine.  
Pour moy, j'aime sur tout, que le poivre y domine.  
J'en suis fourni, Dieu scait, & j'ay tout Pelletier  
Roulé dans mon Office en cornets de papier.

A tous ces beaux discours, j'estois comme une  
pierre,

Ou comme la Statuë est au festin de Pierre ;  
Et sans dire un seul mot, j'avalois, au hazard,  
Quelque aile de poulet, dont j'arrachois le lard,  
Cependant mon Hableur, avec une voix haute,  
Porte à mes Campagnards la santé de nostre Ho-  
ste :

Qui tous deux pleins de joye, en jettant un grand  
cri,

Avecque un rouge bord, acceptent son deffi.  
Un si galand e ploit réveillant tout le monde ;  
On a porté par tout des verres à la ronde,  
Ou les doigts des Laquais dans la crasse tracez,  
Témoignoient par écrit qu'on les avoit rincez.  
Quand un des Conviez, d'un ton melancholique,  
Lamentant tristement une chanson bachique;

Tous mes Sots à la fois ravis de l'écouter,  
 Détonnant de concert, se mettent à chanter.  
 La Musique sans doute estoit rare & charmante:  
 L'un traïsne en longs fredons une voix glapif-  
 sante,

Et l'autre l'appuiant de son aigre fausset,  
 Semble un violon faux qui jure sous l'archet.

Sur ce point, un Jambon d'assez maigre appa-  
 rence,

Arrive sous le nom de Jambon de Mayence.

Un Valet le portoit, marchant à pas comptez,

Comme un Recteur suivy des quatre Facultez.

Deux Marmitons crasseux, revestus de servietes,

Luy servoient de Massiers, & portoient deux as-  
 fietes;

L'une de champignons, avec des ris de veau,

Et l'autre de poids verds, qui se noyoient dans  
 l'eau.

Un spectacle si beau surprenant l'assemblée,

Chez tous les Conviez la joye est redoublée:

Et la Troupe à l'instant, cessant de fredonner,

D'un ton gravement fou, s'est mise à raisonner.

Le vin au plus muët fournissant des paroles,

Chacun a debité ses maximes frivoles,

Reglé les interets de chaque Potentat,

Corrigé la Police, & reformé l'Estat;

Puis de là s'embarquant dans la nouvelle guerre,

A vaincu la Hollande, ou battu l'Angleterre.

Enfin laissant en paix tous ces peuples divers,

De propos en propos, on a parlé de vers.

Là tous mes Sots enfléz d'une nouvelle audace,

Ont jugé des Auteurs en Maistres du Parnasse.

Mais nostre Hoste sur tout, pour la justesse & l'art,

Elevoit jusqu'au Ciel Theophile & Ronfard.  
 Quand un des Campagnards relevant sa mousta-  
 che,  
 Et son feutre à grands poils, ombragé d'un pen-  
 nache,  
 Impose à tous silence; & d'un ton de Docteur,  
 Morbleu! dit-il, la Serre est un charmant Au-  
 theur!  
 Ses vers sont d'un beau stile, & sa prose est cou-  
 lante;  
 La Pucelle est encore une Oeuvre bien galante,  
 Et je ne sçay pourquoy je baaille en la lisant.  
 Le País sans mentir, est un bouffon plaisant:  
 Mais je ne trouve rien de beau dans ce Voiture.  
 Ma foy le jugement sert bien dans la lecture.  
 A mon gré, le Corneille est joli quelque fois:  
 En verité pour moy, j'aime le beau François.  
 Je ne sçay pas pourquoy l'on vante l'Alexandre;  
 C'en'est qu'un glorieux qui ne dit rien de tendre;  
 Les Heros chez Kinaut parlent bien autrement,  
 Et jusqu'à je vous hais, tout s'y dit tendrement,  
 On dit qu'on l'a drapé dans certaine Satyre,  
 Qu'un jeune homme... Ah! je sçay ce que vous  
 voulez dire,  
 A répondu nostre Hoste, *Un Auteur sans défaut,*  
*La Raison dit Virgile, & la Rime Kynaut.*  
 Justement. A mon gré, la piece est assez platte.  
 Et puis blâsmer Kinaut... Avez-vous veu l'Astra-  
 te?  
 C'est là ce qu'on appelle un Ouvrage achevé.  
 Sur tout l'*Anneau Royal* me semble bien trouvé  
 Son sujet est conduit d'une belle maniere,  
 Et chaque Acte en sa piece, est une piece entiere

Je ne puis plus souffrir ce que les autres font.

Il est vray que Kinaut est un Esprit profond ;  
 A repris certain Fat, qu'à sa mine discrete,  
 Et son maintien jaloux, j'ay reconnu Poète:  
 Mais il en est pourtant, qui le pourroient valoir.  
 Ma foy, ce n'est pas vous qui nous le ferez voir ;  
 A dit mon Campagnard, avecque une voix claire,

Et dé-jà tout boüillant de vin & de colere.  
 Peut-estre, a dit l'Autheur passissant de couroux;  
 Mais vous ? pour en parler, vous y connoissez-vous ?

Mieux que vous mille fois, dit le Noble en furie.  
 Vous ? Mon Dieu, mélez-vous de boire, je vous prie,

A l'Autheur sur le champ aigrement reparti.  
 Je suis donc un Sot ? Moy ? vous en avez menti:  
 Reprend le Campagnard, & sans plus de langage,  
 Luy jette, pour deffi, son affiete au visage.  
 L'autre esquive le coup, & l'affiete volant  
 S'en va frapper le mur, & revient en roulant.  
 A cet affront, l'Autheur se levant de la table,  
 Lance à mon Campagnard un regard effroyable :  
 Et chacun vainement se ruant entre deux,  
 Nos Braves s'accrochant se prennent aux cheveux.

Aussi-tost sous leurs pieds les tables renversées,  
 Font voir un long débris de bouteilles cassées :  
 En vain à lever tout, les Valets sont fort prompts:  
 Et les ruisseaux de vin coulent aux environs.

Enfin, pour arrester cette lutte barbare,  
 De nouveau l'on s'efforce, on crie, on les separe,  
 Et leur premiere ardeur passant en un moment,

On a parlé de paix & d'accommodement.  
 Mais tandis qu'à l'envy tout le monde y conspire,  
 J'ay gagné doucement la porte, sans rien dire:  
 Avec un bon serment, que si pour l'avenir,  
 En pareille cohuë on me peut retenir,  
 Je consens de bon cœur, pour punir ma folie,  
 Que tous les vins pour moy, deviennent vins de  
 Brie,  
 Qu'à Paris le gibier manque tous les Hyvers,  
 Et qu'à peine au mois d'Aoust, l'on mange des  
 poids verts.

---

## SATYRE IV.

*A Monsieur l'Abbé le Vayer.*

**D**'Où vient, cher le Vayer, que l'Homme  
 le moins sage  
 Croit toujours seul avoir la sagesse en  
 partage :

Et qu'il n'est point de Fou qui par belles raisons,  
 Ne loge son Voisin aux Petites Maisons ?

Un Pedant enyvré de sa vaine Science,  
 Tout herissé de Grec, tout bouffi d'arrogance,  
 Et qui de mille Auteurs retenus mot pour mot,  
 Dans sa teste entassez, n'a souvent fait qu'un Sot;  
 Croit qu'un Livre fait tout, & que sans Aristote,  
 La Raison ne voit goutte, & le bon Sens radote.

D'autre part un Galant, de qui tout le métier

Est

Est de courir le jour de quartier en quartier,  
 Et d'aller à l'abry d'une perruque blonde,  
 De ses froides douceurs fatiguer le beau monde;  
 Condamne la Science, & blâmant tout écrit,  
 Croit qu'en luy l'Ignorance est un titre d'esprit:  
 Que c'est des gens de Cour le plus beau privilege,  
 Et renvoye un Sçavant dans le fond d'un College.

Un Bigor orgueilleux, qui dans sa vanité,  
 Croit duper jusqu'à Dieu par son zele affecté,  
 Couvrant tous ses defauts d'une sainte apparence,  
 Damne tous les humains, de sa pleine puissance.

Un Libertin d'ailleurs, qui sans ame & sans foy,  
 Se fait de son plaisir une suprême loy,  
 Tient que ces vieux propos, de Demons & de flam-

mes,  
 Sont bons pour étonner des enfans & des femmes;  
 Que c'est s'embarrasser de soucis superflus,  
 Et qu'enfin, tout Devot a le cerveau perclus.

En un mot qui voudroit épuiser ces matieres,  
 Peignant de tant d'Esprits les diverses manieres:  
 Il compteroit plûtoft, combien dans un Printemps,  
 Desnaud & l'Antimoine ont fait mourir de gens:  
 Et combien la Neveu devant son mariage,  
 A de fois au public, vendu son pucelage.  
 Mais sans errer en vain, dans ces vagues propos,  
 Et pour rimer icy ma pensée en deux mots.  
 N'en déplaise à ces Fous nommez Sages de Grece;  
 En ce monde il n'est point de parfaite Sageffe.  
 Tous les hommes sont fous: & malgré tous leurs  
 soins,

Ne different entre eux que du plus & du moins:  
 Comme on void qu'en un Bois, que cent routes  
 separent,

Les Voyageurs sans guide assez souvent s'égarent;  
L'un à droit, l'autre à gauche, & courant vaine-  
ment,

La mesme erreur les fait errer diversement.  
Chacun suit dans le monde une route incertaine,  
Selon que son erreur le jouë & le promene;  
Et tel y fait l'habile, & nous traite de Fous,  
Qui sous le nom de Sage est le plus Fou de tous.

Mais quoy que sur ce point la Satyre public;  
Chacun veut en Sagesse eriger sa Folie;  
Et se laissant regler à son esprit tortu,  
De ses propres défauts, se fait une vertu.  
Ainsi, cela soit dit pour qui veut se connêtre;  
Le plus sage est celuy qui ne pense point l'estre:  
Qui tousiours pour un autre enclin vers la dou-  
ceur,

Se regarde soy-mesme en severe censeur,  
Rend à tous ses défauts une exacte justice,  
Et fait sans se flater le procès à son vice:  
Mais chacun pour soy-mesme est tousiours indul-  
gent.

Un avare idolâtre, & fou de son argent,  
Au milieu de ses biens rencontrant l'Indigence,  
Appelle sa folie une rare Prudence,  
Et met toute sa gloire, & son souverain bien,  
A grossir un tresor qui ne luy sert de rien.

Dites-moy, pauvre Esprit, ame basse & venale,  
Ne vous souvient-il point du tourment de Tantale,  
Qui dans le triste estat où le Ciel l'a reduit,  
Meurt de soif au milieu d'un fleuve qui le fuit?  
Vous riez: Sçavez-vous que c'est voitre peinturs,  
Et que c'est vous par là que la Fable figure?  
Chargé d'or & d'argent, loin de vous en servir,

Vous brûlez d'une soif, qu'on ne peut assouvir :  
 Vous nagez dans les biens : mais vostre ame alte-  
 rée,

Se fait de sa richesse une chose sacrée ;  
 Et tous ces vains trefors que vous allez cacher,  
 Sont pour vous un depost où vous n'osez toucher.  
 Quoy donc, de vostre argent ignorez-vous l'usa-  
 ge ?

Sans mentir l'avarice est une estrange rage,  
 Dira cet autre Fou, qui prodigue du sien,  
 A trois fois en dix ans devoré tout son bien,  
 Et dont l'ame inquiete à soy-mesme importune,  
 Se fait un embarras de sa bonne fortune.  
 Qui des deux en effet est le plus aveuglé ?

L'un & l'autre à mon sens ont le cerveau trou-  
 blé,

Répondra chez Fredoc, ce Marquis sage & prude,  
 Et qui sans cesse au jeu, dont il fait son étude,  
 Attendant son destin, d'un quatorze, ou d'un sept,  
 Voit sa vie, ou sa mort sortir de son cornet.

Que si d'un Sort fâcheux la maligne inconstance,  
 Vient par un coup fatal faire tourner la chance:  
 Vous le verrez bien-tost les cheveux herissez,  
 Et les yeux vers le Ciel, de fureur élancez,  
 Ainsi qu'un Possédé, que le Prestre exorcise,  
 Fêter dans ses sermens tous les Saints de l'Eglise.

Qu'on le lie, ou je crains, à son air furieux,  
 Que ce nouveau Titan n'escalade les Cieux.

Mais laissons le plustost en proye à son caprice,  
 Sa folie, aussi-bien, luy tient lieu de supplice.  
 Il est d'autres erreurs, dont l'aimable poison,  
 D'un charme bien plus doux, enyvra la raison,  
 L'esprit dans ce nectar heureusement s'oublie.

Pucelain veut rimer, & c'est là sa folie:  
 Mais bien que ses durs vers d'epithetes enfléz,  
 Soient des moindres grimauds chez Ménage siflez:  
 Luy-mesme il s'applaudit, & d'un esprit tranqui-  
 le,

Prend le pas au Parnasse au dessus de Virgile.  
 Que feroit-il, hélas! si quelque Audacieux  
 Alloit pour son malheur luy desfiller les yeux?  
 Luy faisant voir ses vers & sans force, & sans gra-  
 ces,

Montez sur deux grands mots, comme sur deux  
 échasses;

Ses termes sans raison l'un de l'autre écartez,  
 Et ses froids ornemens à la ligne plantez.  
 Qu'il maudiroit le jour, où son ame insensée  
 Perdit l'heureuse erreur qui charmoit sa pensée!

Jadis certain Bigot, d'ailleurs homme sensé,  
 D'un mal assez bizarre eut le cerveau blessé:  
 S'imaginant sans cesse, en sa douce manie,  
 Des Esprits bien heureux entendre l'harmonie?  
 Enfin un Medecin, fort expert en son art,  
 Le guerit par adresse, ou plustôst par hazard:  
 Mais voulant de ses soins exiger le salaire,  
 Moy? vous payer? luy dit le Bigot en colere,  
 Vous, dont l'art infernal, par des secrets maudits,  
 En me tirant d'erreur m'olste du Paradis.

J'approuve son couroux. Car, puis qu'il faut  
 le dire,

Souvent de tous nos maux la Raison est le pire.  
 C'est elle qui farouche, au milieu des plaisirs,  
 D'un remords importun vient brider nos desirs:  
 La Fâcheuse a pour nous des rigueurs sans pareil-  
 les:

C'est

C'est un Pedant qu'on a sans cesse à ses oreilles,  
Qui toujours nous gourmande, & loin de nous  
toucher,

Souvent, comme Joli, perd son temps à prescher.  
En vain certains Réveurs nous l'habillant en Rei-  
ne,

Veulent sur tous nos sens la rendre Souveraine,  
Et s'en formant en terre une Divinité,  
Pensent aller par elle à la félicité.

C'est elle, disent-ils, qui nous montre à bien vivre.  
Ces discours, il est vray, sont fort beaux dans un  
Livre.

Je les estime fort: mais je trouve en effet,  
Que le plus Fou souvent est le plus satisfait.

---

## S A T Y R E V.

*A Monsieur le Marquis d'Angean.*

**L**A Noblesse, d'ANGEAU, n'est pas une chi-  
mere;

Quand, sous l'étroite loy d'une vertu severe,  
Un homme issu d'un sang second en Demy-  
dieux,

Suit, comme Toy, la trace où marchent ses  
Ayeux.

Mais je ne puis souffrir qu'un Fat, dont la mol-  
lesse

N'a rien pour s'appuyer qu'une vaine Noblesse,

Se pare insolemment du merite d'autruy,  
 Et me vante un honneur qui ne vient pas de luy.  
 Je veux que la valeur de ses Ayeux antiques,  
 Ait fourny de matiere aux plus vieilles Chroni-  
 ques,

Et que l'un des Capets, pour honorer leur nom,  
 Ait de trois fleurs de Lis doté leur Ecuffon.

Que sert ce vain amas d'une inutile gloire ?  
 Si de tant de Heros celebres dans l'Histoire,  
 Il ne peut rien offrir aux yeux de l'Univers,  
 Que de vieux parchemins, qu'ont épargnez les  
 vers;

Si tout sorti qu'il est d'une source divine,  
 Son cœur dément en luy sa superbe origine :  
 Et n'ayant rien de grand qu'une sottise fierté,  
 S'endort dans une lasche & molle oisiveté.

Cependant à le voir avec tant d'arrogance,  
 Vanter le faux éclat de sa haute naissance ;  
 On diroit que le Ciel est soumis à sa loy,  
 Et que Dieu l'a païtri d'autre limon que moy.

Dites-nous, grand Heros, Esprit rare & su-  
 blime,

Entre tant d'animaux, qui sont ceux qu'on esti-  
 me ?

On fait cas d'un Coursier, qui fier & plein de  
 cœur

Fait paroistre en courant sa bouillante vigueur :

Qui jamais ne se lasse, & qui dans la carriere,  
 S'est couvert mille fois d'une noble poussiere :

Mais la posterité d'Alfane & de Bayard,  
 Quand ce n'est qu'une rossie, est vendue au ha-  
 zard :

Sans respect des Ayeux dont elle est descendue,

Et va porter la malle, ou tirer la charuë.  
 Pourquoy donc voulez-vous, que par un sot abus,  
 Chacun respecte en vous un Honneur qui n'est  
 plus:  
 On ne m'éblouit point d'une apparence vaine.  
 La Vertu, d'un cœur noble est la marque cer-  
 taine.  
 Si vous estes sorti de ces Heros fameux;  
 Montrez-nous cette ardeur qu'on vid briller en  
 eux,  
 Ce zele pour l'honneur, cette horreur pour le  
 vice.  
 Respectez-vous les loix? Fuïez-vous l'injustice?  
 Sçavez-vous sur un mur repousser des assauts,  
 Et dormir en plein champ le harnois sur le dos?  
 Je vous connois pour Noble, à ces illustres mar-  
 ques:  
 Alors soyez issu des plus fameux Monarques;  
 Venez de mille Ayeux; & si ce n'est assez,  
 Feuilletez à loisir tous les siecles passez.  
 Voyez de quel Guerrier il vous plaist de descen-  
 dre;  
 Choisissez de Cesar, d'Achille, ou d'Alexan-  
 dre;  
 En vain un lasche esprit voudroit vous démentir,  
 Et si vous n'en sortez, vous en devez sortir.  
 Mais fussiez-vous issu d'Hercule en droite ligne,  
 Si vous ne faites voir qu'une bassesse indigne,  
 Ce long amas d'Ayeux, que vous diffamez tous,  
 Sont autant de témoins, qui parlent contre vous.  
 Et tout ce grand éclat de leur gloire ternie,  
 Ne sert plus que de jour à vostre ignominie.  
 En vain tout fier d'un Sang, que vous deshonnez,

Vous dormez à l'abri de ces noms reverez :  
En vain vous couvrez des vertus de vos Pe-  
res :

Ce ne sont à mes yeux , que de vaines chimeres :  
Je ne voy rien en vous , qu'un lasche , un impo-  
steur ,

Un traistre, un scelerat, un perfide , un menteur,  
Un fou , dont les accès vont jusqu'à la furie ,  
Et d'un Tronc fort illustre , une branche pourie.  
Je m'emporte peut-estre : & ma Muse en fu-  
reur .

Verse dans ses discours trop de fiel & d'aigreur :  
Il faut avec les Grands un peu de retenuë.  
Hé bien , je m'adoucis. Vostre race est connuë.  
Depuis quand ? Répondez : Depuis mille ans en-  
tiers ;

Et vous pouvez fournir deux fois seize quartiers.  
C'est beaucoup : Mais enfin , les preuves en sont  
claires ;

Tous les Livres sont pleins des Titres de vos Peres :  
Leurs Noms sont échapez du naufrage des temps :  
Mais qui m'assurera , qu'en ce long cercle d'ans,  
A leurs fameux Epoux vos Ayeules fidelles ,  
Aux douceurs des Galands furent tousiours re-  
belles :

Et comment sçavez-vous , si quelque Audacieux  
N'a point interrompu le cours de vos Ayeux ;  
Et si leur sang tout pur avecque leur noblesse ,  
Est passé jusqu'à vous de Lucrece en Lucrece ?

Que maudit soit le jour , où cette vanité  
Vint icy de nos mœurs souïller la pureté.  
Dans les Temps bien-heureux du monde en son  
enfance ,

Chacun

Chacun mettoit sa gloire en sa seule innocence :  
 Chacun vivoit content , & sous d'égaux loix :  
 Le merite y faisoit la Noblesse & les Rois ;  
 Et sans chercher l'appuy d'une naissance illustre ,  
 Un Heros de soy mesme empruntoit tout son lustre.

Mais enfin , par le temps le Merite avili  
 Vid l'Honneur en roture , & le Vice annobli ;  
 Et l'Orgueil d'un faux titre appuyant sa foiblesse,  
 Maistrifa les humains sous le nom de Noblesse.  
 De là vinrent en foule & Marquis & Barons :  
 Chacun pour ses Vertus n'offrit plus que des  
 Noms.

Aussi-tost maint Esprit fecond en resveries ,  
 Inventa le Blazon avec les Armories ,  
 De ses termes obscurs fit un langage à part ,  
 Composa tous ces mots de *Cimier* & d'*Ecart* ,  
 De *Pal* , de *Contrepal* , de *Lambe* & de *Face* ,  
 Et tout ce que Vulson dans son Mercure entasse.  
 Une vaine folie enyvrant la raison ;  
 L'honneur triste & honteux ne fut plus de saison .  
 Alors , pour soutenir son rang & sa naissance ,  
 Il falut étaler le luxe & la dépense ;  
 Il falut habiter un superbe Palais ,  
 Faire par les couleurs distinguer ses Valets ;  
 Et traînant en tous lieux de pompeux équipages ,  
 Le Duc & le Marquis se reconnut aux Pages.

Bien-tost , pour subsister , la Noblesse sans bien ,  
 Trouva l'Art d'emprunter , & de ne rendre rien ;  
 Et bravant des Sergens la timide cohorte ,  
 Laissa le Creancier se morfondre à sa porte.  
 Mais pour comble , à la fin le Marquis en prison  
 Sous le faix des procès vid tomber sa Maison.

Alors

Alors, pour subvenir à sa triste indigence,  
 Le Noble, du Faquin rechercha l'alliance;  
 Et trafiquant d'un Nom jadis si précieux,  
 Par un lasche Contract vendit tous ses Ayeux:  
 Et corrigeant ainsi la Fortune ennemie,  
 Rétablit son honneur à force d'infamie.

Car, si l'éclat de l'or ne releve le sang,  
 En vain on fait briller la splendeur de son rang:  
 L'amour de vos Ayeux passe en vous pour manie,  
 Et chacun pour parent vous fuit & vous renie.  
 Mais quand un homme est riche, il vaut tousiours  
 son prix:

Et l'eust-on veu porter la mandille à Paris:  
 N'eust-il de son vray Nom ny Titre ny Memoire,  
 D'Hozier luy trouvera cent Ayeux dans l'Histoire.

Toy donc, qui de merite & d'honneurs reve-  
 stu,  
 Des écueils de la Cour as sauvé ta Vertu:  
 D'ANGEAU, qui dans le rang où ton Prince t'appelle,

Le vois tousiours orné d'une gloire nouvelle,  
 Et plus brillant par Soy, que par l'éclat des Lys,  
 Dédaigner tous ces Rois dans la pourpre amollis:  
 Fuir d'un honteux loisir la douceur importune:  
 A ses sages conseils asservir la Fortune;  
 Et de tout son bon-heur ne devant rien qu'à Soy,  
 Montrer à l'Univers, ce que c'est qu'estre Roy:  
 Si tu veux te couvrir d'un éclat legitime;  
 Va par mille beaux faits meriter son estime;  
 Sers un si noble Maistre; & fais voir, qu'aujourd'uy,

La France a des Sujets qui sont dignes de Luy.

## S A T Y R E VI.

QUI frappe l'air, bon Dieu! de ces lugubres  
cris?

Est-ce donc pour veiller, qu'on se couche  
à Paris?

Et quel fâcheux Démon durant les nuits entières,  
Rassemble icy les Chats de toutes les goutières?

J'ay beau sauter du lit plein de trouble & d'effroy,  
Je pense qu'avec eux, tout l'Enfer est chez-moy.

L'un miaule en grondant, comme un Tygre en  
furie,

L'autre roule sa voix, comme un Enfant qui crie.

Ce n'est pas tout encor. Les Souris & les Rats

Semblent, pour m'éveiller, s'entendre avec les  
Chats:

Plus importuns pour moy, durant la nuit obscure,

Que jamais, en plein jour, ne fut l'Abbé de P\*\*\*

Tout conspire à la fois à troubler mon repos:

Et je me plains icy du moindre de mes maux.

Car à peine les Coqs, commençant leur ramage,

Auront de cris aigus frappé le Voisinage:

Qu'un affreux Serrurier, que le Ciel en courroux,

A fait pour mes pechez trop voisin de chez-nous,

Avec un fer maudit, qu'à grand bruit il appreste,

De cent coups de marteau me va fendre la teste.

J'entens dé-jà par tout les charettes courir,

Les Massons travailler, les boutiques s'ouvrir:

Tandis que dans les airs mille cloches émuës,

D'un

D'un funebre concert font retentir les nuës ;  
 Et se meslant au bruit de la gresle & des vents,  
 Pour honorer les Morts, font mourir les vivans.

Encor, je benirois la Bonté souveraine,  
 Si le Ciel à ces maux avoit borné ma peine :  
 Mais si seul en mon lit, je peste avec raison :  
 C'est encor pis vingt fois en quittant la maison.  
 En quelque endroit que j'aïlle, il faut fendre la  
 presse

D'un peuple d'importuns, qui fourmillent sans  
 cesse :

L'un me heurte d'un ais, dont je suis tout  
 froissé :

Je vois d'un autre coup mon chapeau renversé.  
 Là d'un Enterrement la funebre ordonnance,  
 D'un pas lugubre & lent vers l'Eglise s'avance :  
 Et plus loin, des Laquais l'un l'autre s'agaçans,  
 Font aboyer les chiens, & jurer les passans.  
 Des Paveurs en ce lieu me bouchent le passage ;  
 Là je trouve une croix de funeste presage :  
 Et des Couvreurs grimpez au toit d'une maison,  
 En font pleuvoir l'ardoise, & la tuile à foison.  
 Là sur une charette une poutre branlante  
 Vient menaçant de loin la foule qu'elle augmen-  
 te :

Six chevaux attelés à ce fardeau pesant,  
 Ont peine à l'émouvoir sur le pavé glissant :  
 D'un Carosse en passant, il accroche une rouë ;  
 Et du choc le renverse en un grand tas de bouë :  
 Quand un autre à l'instant s'efforçant de passer,  
 Dans le mesme embarras se vient embarrasser :  
 Vingt Carosses bien-tost arrivant à la file,  
 Y sont en moins de rien suivis de plus de mille :

Et pour surcroist de maux, un Sort malencontreux

Conduit en cét endroit un grand troupeau de bœufs.

Chacun pretend passer: l'un mugit, l'autre jure:

Des Mulets en sonnant augmentent le murmure:

Et bien-tost cent Chevaux dans la foule appelez,

De l'embaras qui croist ferment les défilez;

Et par tout des passans enchaissant les brigades,

Au milieu de la Paix, font voir les barricades.

On n'entend que des cris poussez confusement,

Dieu, pour s'y faire ouïr, tonneroit vainement.

Moy donc, qui dois souvent en certain lieu me rendre,

Le jour dé-jà baissant, & qui suis las d'attendre,

Ne sçachant plus tantost à quel Saint me vouër,

Je me mets au hazard de me faire rouër.

Je saute vingt ruisseaux, j'esquive, je me pousse;

Guenaud sur son cheval, en passant m'éclaboufse,

Et n'osant plus paroître en l'estat où je suis,

Sans songer où je vais, je me sauve où je puis.

Tandis que dans un coin, en grondant je m'essuie,

Souvent pour m'achever, il survient une Pluye.

On diroit que le Ciel qui se fond tout en eau,

Veuille inonder ces lieux d'un deluge nouveau.

Pour traverser la ruë, au milieu de l'orage,

Un ais sur deux pavez forme un étroit passage:

Le plus hardi Laquais n'y marche qu'en tremblant:

Il faut pourtant passer sur ce pont chancelant,

Et les nombreux Torrens qui tombent des gouttières,

Gros.

Groffissant les ruisseaux, en ont fait des rivieres.  
 J'y passe en trébuchant, mais malgré l'embaras,  
 La frayeur de la nuit precipite mes pas.

Car, si tost que du Soir les ombres pacifiques  
 D'un double cadenas font fermer les boutiques;  
 Que retiré chez luy, le paisible Marchand  
 Va revoir ses billets, & compter son argent;  
 Que dans le Marché-neuf tout est calme & tran-  
 quille;

Les Voleurs à l'instant s'emparent de la Ville.  
 Le bois le plus funeste & le moins fréquenté,  
 Est au prix de Paris, un lieu de seureté.

Mal-heur donc à celuy qu'une affaire impreveuë  
 Engage un peu trop tard au détour d'une ruë.

Bien-tost quatre Bandits luy serrant les costez:

La bourse: il faut se rendre: ou bien non, re-  
 fistez:

Afin que vostre mort, de tragique memoire,  
 Des massacres fameux aille grossir l'Histoire.

Pour moy qu'une ombre étonne, accablé de som-  
 meil,

Tous les jours je me couche avecque le Soleil.

Mais en ma chambre, à peine ay-je éteint la  
 lumiere,

Qu'il ne m'est plus permis de fermer la paupiere.

Des Filoux effrontez, d'un coup de pistolet,

Ebranlent ma fenestre, & percent mon volet.

J'entens crier par tout, Au meurtre, on m'assas-  
 sine;

Ou, Le feu vient de prendre à la maison voisine.

Tremblant & demy mort, je me leve à ce bruit,

Et souvent sans pourpoint, je cours toute la nuit.

Car le feu, dont la flamme en ondes se déploye,

Fait de nostre cartier une seconde Troye ;  
 Où maint Grec affamé , maint avide Argien ,  
 Au travers des charbons , va piller le Troyen.  
 Enfin , sous mille crocs la maison abismée ,  
 Entraîne aussi le feu , qui se perd en fumée.  
 Je me retire donc encor passe d'effroy ;  
 Mais le jour est venu quand je rentre chez moy.  
 Je fais pour reposer un effort inutile :  
 C'en'est qu'à prix d'argent , qu'on dort en cette  
 Ville.

Il faudroit dans l'enclôs d'un vaste logement ,  
 Avoir loin de la ruë un autre appartement.  
 Paris est pour un Riche , un país de Cocagne :  
 Sans sortir de la Ville , il trouve la Campagne :  
 Il peut dans son Jardin tout peuplé d'arbres  
 verts ,  
 Receler le Printemps , au milieu des Hyvers :  
 Et foulant le parfum de ses plantes fleuries ,  
 Aller entretenir ses douces rêveries.  
 Mais moy , grace au Destin , qui n'ay ny feu  
 ny lieu ,  
 Je me loge où je puis , & comme il plaist à Dieu.

---

## S A T Y R E VII.

**M**USE, changeons de style, & quittons la  
 Satyre :  
 C'est un méchant métier que celuy de  
 médire.  
 A l'Auteur qui l'embrasse , il est tousiours fatal.  
 Le

Le mal qu'on dit d'autrui, ne produit que du mal.

Maint Poëte aveuglé d'une telle manie,  
En courant à l'honneur, trouve l'ignominie.  
Et tel mot, pour avoir réjouy le Lecteur,  
A cousté bien souvent des larmes à l'Auteur.

Un éloge ennuyeux, un froid Panegyrique,  
Peut pourrir à son aise au fond d'une boutique;  
Ne craint point du public les jugemens divers,  
Et n'a pour ennemis que la poudre & les vers.  
Mais un Auteur malin, qui rit, & qui fait rire,  
Qu'on blâme en le lisant, & pourtant qu'on veut  
lire,

Dans ses plaisans accès, qui se croit tout permis,  
De ses propres Rieurs se fait des ennemis.  
Un Discours trop sincere aisément nous outrage,  
Chacun dans ce miroir pense voir son visage,  
Et tel, en vous lisant, admire chaque trait,  
Qui, dans le fond de l'ame, & vous craint, &  
vous hait.

Muse, c'est donc en vain que la main vous de-  
mange :

S'il faut rimer icy, rimons quelque loüange;  
Et cherchons un Heros parmy cét Univers,  
Digne de nostre encens, & digne de nos vers.  
Mais à ce grand effort en vain je vous anime :  
Je ne puis, pour louer, rencontrer une rime.  
Dés que j'y veux resver, ma veine est aux abois :  
J'ay beau frotter mon front, j'ay beau mordre  
mes doigts :

Je ne puis arracher du creux de ma cervelle,  
Que des Vers plus forcez que ceux de la Pucelle :  
Je pense estre à la gesne, & pour un tel dessein,

La Plume & le Papier résistent à ma main.

Mais quand il faut railler, j'ay ce que je souhaite,  
Alors, certes alors, je me connois Poète :

Phebus, dès que je parle, est prest à m'exaucer ;  
Mes mots viennent sans peine, & courent se placer.

Faut-il peindre un Frippon fameux dans cette  
ville ?

Ma main, sans que j'y rêve, écrira Saumaville.

Faut-il d'un Sot parfait montrer l'original ?

Ma Plume au bout du vers d'abord trouve Saufal.

Je sens que mon esprit travaille de genie.

Faut-il d'un froid Rimeur dépeindre la manie ?

Mes vers, comme un torrent, coulent sur le pa-  
pier :

Je rencontre à la fois Perrin, & Pelletier,

Bardou, Mauroy, Boursaut, Colletet, Titreville,

Et pour un que je veux, j'en trouve plus de mille :

Aussi tost je triomphe, & ma Muse en secret,

S'estime & s'applaudit du beau coup qu'elle a fait.

C'est en vain, qu'au milieu de ma fureur extrême,

Je me fais quelque fois des leçons à moy-mesme.

En vain je veux au moins faire grace à quelqu'un,

Ma Plume auroit regret d'en épargner aucun,

Et si-tost qu'une fois la verve me domine,

Tout ce qui s'offre à moy passe par l'étamine.

Le Merite pourtant m'est tousiours précieux :

Mais tout Fat me déplaist & me blesse les yeux.

Je le poursuis par tout, comme un chien fait sa  
proye,

Et ne le sens jamais, qu'aussi-tost je n'aboye.

Enfin sans perdre temps en de si vains propos,

Je

Je sçay coudre une rime au bout de quelques  
mots :

Souvent j'habille en vers une maligne prose :  
C'est par là que je vaux, si je vaux quelque chose.  
Ainsi, soit que bien-tost, par une dure loy,  
La Mort d'un vol affreux vienne fondre sur moy:  
Soit que le Ciel me garde un cours long & tran-  
quille,

A Rome ou dans Paris, aux Champs ou dans la  
Ville,

Deust ma Muse par là choquer tout l'Univers,  
Riche, gueux, ou content, je veux faire des Vers.

Pauvre Esprit, dira-t'on, que je plains ta folie!  
Modere ces bouillons de ta melancolie;  
Et garde qu'un de ceux que tu penſes blâmer,  
N'éteigne dans ton sang cette ardeur de rimer.

Hé quoy? lors qu'autrefois Horace après Lu-  
cile,

Exhaloit en bons mots les vapeurs de sa bile,  
Et vangeant la Vertu par des traits éclatans,  
Alloit oster le masque aux vices de son temps;  
Ou bien quand Juvenal, de sa mordante plume,  
Faisant couler des flots de fiel & d'amertume,  
Gourmandoit en couroux tout le Peuple Latin,  
L'un ou l'autre fit-il une tragique fin?

Et que craindre, après tout, d'une fureur si vaine?  
Personne ne connoist ny mon nom, ny ma veine:  
On ne voit point mes vers, à l'envi de Montreüil,  
Grossir impunement les feuillets d'un Recueil.

A peine quelquefois je me force à les lire,  
Pour plaire à quelque Amy que charme la Sa-  
tyre,

Qui me flate peut-estre, & d'un air imposteur,

Rit tout haut de l'Ouvrage, & tout bas de l'Auteur.

Enfin, c'est mon plaisir, je me veux satisfaire :  
Je ne puis bien parler, & ne scaurois me taire;  
Et dès qu'un mot plaisant vient luire à mon esprit,  
Je n'ay point de repos qu'il ne soit en écrit :  
Je ne résiste point au torrent qui m'entraîne.

Mais c'est assez parlé. Prenons un peu d'ha-  
leine.

Ma main, pour cette fois, commencé à se lasser.  
Finiſſons. Mais, demain, Muse, à recommencer.

---

## S A T Y R E V I I I .

*A Monsieur M\*\* Docteur de Sorb.*

**D**E tous les Animaux qui s'élevent dans  
l'Air,  
Qui marchent sur la Terre, ou nagent dans  
la Mer,

De Paris au Perou, du Japon jusqu'à Rome.

Le plus sot animal, à mon avis; c'est l'Homme.

Quoy? dira t'on d'abord, un Ver, une Fourmi,

Un Insecte rampant qui ne vit qu'à demi,

Un Taureau qui rumine, une Chevre qui broute,

Ont l'esprit mieux tourné que n'a l'Homme? Oüi  
sans doute.

Ce discours te surprend, Docteur, je l'apperçoi.

L'Homme de la Nature est le chef, & le Roy:

Bois,

Bois, préz, champs, animaux, tout est pour son  
usage,

Et luy seul a, dit tu, la Raison en partage.  
Il est vray, de tout temps la Raison fut son lot :  
Mais de là je conclus que l'Homme est le plus sot.

Ces propos, diras-tu, sont bons dans la Satyre,  
Pour égayer d'abord un Lecteur qui veut rire.  
Mais il faut le prouver. En forme. J'y consens.  
Répon-moy donc, Docteur, & mets-toy sur les  
bancs.

Qu'est ce que la Sageffe ? Une Egalité d'ame,  
Que rien ne peut troubler, qu'aucun desir n'en-  
flamme,

Qui marche en ses conseils à pas plus mesurez,  
Qu'un Doyen au Palais ne monte les degrez.  
Or cette Egalité, dont se forme le Sage,  
Qui jamais moins que l'Homme en a connu l'usa-  
ge ?

La Fourmi tous les ans traversant les guerets,  
Grossit ses magazins des tresors de Cerés ;  
Et dès que l'Aquilon ramenant la froidure,  
Vient de ses noirs frimats attrister la Nature,  
Cet Animal tapi dans son obscurité  
Jouit l'Hyver des biens conquis durant l'Esté:  
Mais on ne la void point, d'une humeur incon-  
stante,

Pareffeuse au Printemps, en Hyver diligente,  
Affronter en plein champ les fureurs de Janvier,  
Ou demeurer oisive au retour du Belier.  
Mais l'Homme sans arrest, dans sa course insensée,  
Voltige incessamment de pensée en pensée:  
Son cœur toujours flottant entre mille embarras,  
Ne sçait ny ce qu'il veut, ny ce qu'il ne veut pas.

Ce qu'un jour il abhorre, en l'autre il le souhaite.  
 Moy ? J'irois épouser une Femme coquette ?  
 J'irois par ma constance, aux affronts endurci,  
 Me mettre au rang des Saints qu'a celebrent Buffi ?  
 Affés de Sots sans moy feront parler la ville:  
 Disoit le mois passé, ce Marquis indocile,  
 Qui depuis quinze jours dans le piege arresté,  
 Entre les bons Maris pour exemple cité,  
 Croit que Dieu, tout exprés, d'une coste nou-  
 velle,

A tiré pour luy seul une Femme fidele.  
 Voilà l'Homme en effet : il va du blanc au noir ;  
 Il condamne au matin, ses sentimens du soir ;  
 Importun à tout autre, à soy mesme incommode,  
 Il change à tous momens d'esprit comme de mo-  
 de ;

Il tourne au moindre vent, il tombe au moindre  
 choc ;  
 Aujourd'huy dans un casque & demain dans un  
 froc.

Cependant, à le voir plein de vapeurs legeres,  
 Soy-mesme se bercer de ses propres chimeres,  
 Luy seul de la Nature est la base & l'appuy,  
 Et le dixième Ciel ne tourne que pour luy.  
 De tous les Animaux il est, dit-il, le Maistre.  
 Qui pourroit le nier ? poursuis-tu. Moy peut-estre.  
 Mais sans examiner, si vers les antres sourds,  
 L'Ours a peur du Passant, ou le Passant de l'Ours :  
 Et si, sur un edit des Pastres de Nubie,  
 Les Lyons de Barca vuideroient la Lybie ;  
 Ce Maistre pretendu qui leur donne des lois,  
 Ce Roy des animaux, combien a-t'il de Rois ?  
 L'Ambition, l'Amour, l'Avarice, ou la Haine

Tiennent comme un Forçat son esprit à la chaîne.  
 Le Sommeil sur ses yeux commence à s'épancher:  
 Debout, dit l'Avarice, il est temps de marcher.  
 Hé laissez-moy. Debout. Un moment. Tu repli-  
 ques ?

A peine le Soleil fait ouvrir les Boutiques;  
 N'importe, leve-toy. Pour quoy faire après tout?  
 Pour courir l'Océan de l'un à l'autre bout;  
 Chercher jusq'au Japon la porcelaine & l'ambre;  
 Rapporter de Goa le poivre & le gingembre.  
 Mais, j'ay des biens en foule, & je puis m'en passer.  
 On n'en peut trop avoir; & pour en amasser,  
 Il ne faut épargner ny crime ny parjure:  
 Il faut souffrir la faim, & coucher sur la dure;  
 Eust-on plus de trésors que n'en perdit Gallet,  
 N'avoir en sa maison ny meubles ny valet;  
 Parmi les tas de blé vivre de seigle & d'orge,  
 De peur de perdre un liard, souffrir qu'on vous  
 égorge.

Et pourquoy cette épargne enfin? L'ignores-tu?  
 Afin qu'un Héritier bien nourri, bien vestu,  
 Profitant d'un trésor en tes mains inutile,  
 De son train quelque jour embarrasse la ville.  
 Que faire? il faut partir, les Matelots sont prêts.  
 Ou si pour l'entraîner l'Argent manque d'attraits,  
 Bien-tost l'Ambition, avec meilleure escorte,  
 Dans le sein du repos, vient le prendre à main for-  
 te,

L'envoye en furieux, au milieu des hazards,  
 Se faire estropier sur les pas des Césars,  
 Et cherchant sur la brèche une mort indiscrette,  
 De sa folle valeur embellir la Gazette.  
 Tout-beau, dira quelqu'un, raillez plus à propos,

Ce vice fut toujours la vertu des Heros.  
 Quoy donc à vostre avis, fut-ce un fou qu'Alexandre ?

Qui ? cet écervelé qui mit l'Asie en cendre ?  
 Ce rougueux l'Angely qui de sang alteré,  
 Maistre du monde entier, s'y trouvoit trop serré ?  
 L'enragé qu'il estoit, né Roy d'une Province  
 Qu'il pouvoit gouverner en bon & sage Prince,  
 S'en alla follement, & pensant estre Dieu,  
 Courir comme un Bandit qui n'a ny feu ny lieu,  
 Et trainant avec soy les horreurs de la guerre,  
 De sa vaste folie emplir toute la Terre.  
 Heureux ! si de son temps, pour cent bonnes raisons,

La Macedoine eust eu des Petites-Maisons,  
 Et qu'un sage Tuteur l'eust en cette demeure,  
 Par avis de Parens, enfermé de bonne heure !  
 Mais sans nous égarer dans ces digressions ;  
 Traiter, comme Senaut, toutes les Passions ;  
 Et les distribuant par classes & par titres,  
 Dogmatizer en vers, & rimer par chapitres ;  
 Laissons-en discourir La Chambre ou Coeffeteau:  
 Et voyons l'Homme enfin par l'endroit le plus beau:

Luy seul vivant, dit-on, dans l'enceinte des villes,

Fait voir d'honnestes mœurs, des coustumes civiles,

Se fait des Gouverneurs, des Magistrats, des Rois,  
 Observe une police, obeit à des lois.

Il est vray. Mais pourtant sans lois, & sans police,  
 Sans craindre Archers, Prevost, ny Supports de Justice,

Void-on les Loups brigans , comme nous inhumains ,

Pour détrouffer les Loups , courir les grands chemins ?

Jamais pour s'agrandir , vid-on dans sa manie ,

Un Tygre en factions partager l'Hyrcanie ?

L'Ours fait-il dans les bois la guerre avec les Ours ?

Le Vautour dans les airs , fond-il sur les Vautours ?

A-t'on veu quelquefois , dans les plaines d'Afrique ,

Déchirant à l'envy leur propre Republique ,

\* *Lyons contre Lyons , Parens contre Parens ,*

*Combattre follement pour le choix des Tyrans ?*

L'Animal le plus fier qu'enfante la Nature ,

Dans un autre Animal respecte sa figure ,

De sa rage avec luy modere les accès ,

Vit sans bruit , sans debats , sans noise , sans procès .

Un Aigle sur un champ pretendant droit d'aubeyne ,

Ne fait point appeller un Aigle à la huitaine .

Jamais contre un Renard , chicanant un Poulet ,

Un Renard de son sac n'alla charger Rolet .

Jamais la Biche en rut n'a pour faire d'impuissance ,

Trainé du fond des bois un Cerf à l'Audience .

Et jamais Juge entre eux ordonnant le congrés ,

De ce burlesque mot n'a sali ses arrests .

On ne connoist chez eux ny Placets , ny Requestes ,

Ny haut , ny bas Conseil , ny Chambre des Enquestes .

Cha-

\* *Romains contre Romains , Parens contre Parens ,*

*Combattre seulement pour le choix des Tyrans .*

Corn. Cin.

Chacun l'un avec l'autre en toute feureté,  
Vit sous les pures loix de la simple Equité.  
L'Homme seul, l'Homme seul, en sa fureur ex-  
trême,

Met un brutal honneur à s'égorger soy-mesme.  
C'estoit peu que sa main conduite par l'Enfer,  
Eust paistri le salpestre, eust aiguizé le fer:  
Il faloit que sa rage à l'Univers funeste,  
Allast encor de Loix embrouïller un Digeste;  
Cherchast pour l'obscurcir des Glozes, des Do-  
cteurs;  
Accablast l'Equité sous des monceaux d'Auteurs;  
Et pour comble de maux apportast dans la France,  
Des Harangueurs du temps l'ennuieuse eloquen-  
ce.

Doucement, diras tu. Que sert de s'emporter?  
L'Homme a ses passions, on n'en sçauroit douter,  
Il a comme la Mer ses flots & ses caprices;  
Mais ses moindres vertus balancent tout ses vices.  
N'est-ce pas l'Homme enfin, dont l'art audacieux,  
Dans le tour d'un compas a mesuré les cieux;  
Dont la vaste Science embrassant toutes choses,  
A fouïllé la Nature, en a percé les causes?  
Les Animaux ont-ils des Universitez?  
Void-on fleurir chez eux des quatre Facultez?  
Y void-on des Sçavans en Droit, en Medecine,  
Endosser l'écarlate, & se fourer d'hermine?  
Non sans doute; & jamais chez eux un Medecin  
N'empoisonna les bois de son art assassin.  
Jamais Docteur armé d'un argument frivole,  
Ne s'enroïa chez eux sur les bancs d'une Ecole.  
Mais sans chercher au fond, si nostre esprit deceu  
Sçait rien de ce qu'il sçait, s'il a jamais rien sceu.

Toy-mesme, répon-moy. Dans le Siecle où nous  
sommes,

Est-ce au pié du sçavoir qu'on mesure les Hom-  
mes ?

Veux-tu voir tous les Grands à ta porte courir ?

Dit un Pere à son Fils, dont le poil va fleurir:

Pren-moy le bon parti ; laisse-là tous les livres:

Cent francs au denier cinq combien font-ils ?  
Vingt livres.

C'est bien dit. Va, tu sçais tout ce qu'il faut sça-  
voir :

Que de biens, que d'honneurs sur toy s'en vont  
pleuvoir !

Exerce-toy, mon Fils, dans ces hautes Sciences ;

Prens au lieu d'un Platon, le Guidon des Finances.

Sçache quelle Province enrichit les Traitans :

Combien le sel au Roy peut fournir tous les ans :

Endurcy-toy le cœur ; fois Arabe, Corfaire,

Injuste, violent, sans foy, double, faussaire ;

Ne va point sottement faire le genereux :

Engraisse-toy, mon Fils, du suc des Malheureux ;

Et trompant de Colbert la prudence importune,

Va par tes cruautez meriter la Fortune.

Aussi-tost tu verras Poètes, Orateurs,

Rheteurs, Grammairiens, Astronômes, Docteurs,

Dégrader les Heros pour te mettre en leurs places,

De tes titres pompeux enfler leurs dédicaces,

Te prouver à toy-mesme en Grec, Hebreu, Latin,

Que tu sçais de leur art, & le fort & le fin.

Quiconque est riche est tout : sans Sageffe il est  
sage :

Il a sans rien sçavoir la Sience en partage ;

Il a l'esprit, le cœur, le merite, le rang,

La vertu, la valeur, la dignité, le sang:  
 Il est aimé des Grands, il est cheri des Belles:  
 Jamais Sur-intendant ne trouva de Cruelles:  
 L'or mesme à la laideur donne un teint de beauté:  
 Mais tout devient affreux avec la Pauvreté.  
 C'est ainsi qu'à son Fils, un Usurier habile  
 Trace vers la richesse une route facile:  
 Et souvent tel y vient qui sçait pour tout secret,  
 Cinq & quatre font neuf, ostez deux, reste sept.

Après cela, Docteur, va passer sur la Bible,  
 Va marquer les écueils de cette Mer terrible,  
 Perce la sainte horreur de ce Livre divin,  
 Confonds dans un Ouvrage & Luther & Calvin:  
 Débrouille des vieux Temps les querelles cele-  
 bres,

Eclaircy des Rabins les sçavantes tenebres,  
 Afin qu'en ta vieillesse, un livre en maroquin  
 Aille offrir ton travail à quelque heureux Faquin,  
 Qui pour digne loyer de la Bible éclaircie,  
 Te paye en l'acceptant d'un, *Je vous remercie.*

Ou, si ton cœur aspire à des honneurs plus grands;  
 Quitte-là le bonnet, la Sorbone & les bancs,  
 Et prenant désormais un employ salutaire,  
 Mets-toy chez un Banquier, ou bien chez un No-  
 taire:

Laisse-là saint Thomas s'accorder avec Scot,  
 Et conclus avec moy, qu'un Docteur n'est qu'un  
 Sot.

Un Docteur ? diras-tu, parlez de vous, Poëte,  
 C'est pousser un peu loin vostre Muse indiscrete.  
 Mais sans perdre en discours le temps hors de fai-  
 son,

L'Homme, venez au fait, n'a-t'il pas la Raison?  
 N'est-

N'est-ce pas son Flambeau, son Pilote fidele?  
Ouy : Mais dequoy luy sert que sa voix le rappelle ?

Si sur la foy des vents tout prest à s'embarquer,  
Il ne voit point d'écueil qu'il ne l'aille choquer.  
Et que sert à C                    la Raison qui luy crie,  
N'écry plus ; guery-toy d'une vaine furie ;  
Si tous ces vains conseils, loin de la reprimer,  
Ne font qu'accroistre en luy la fureur de rimer ?  
Tous les jours de ses vers, qu'à grand bruit il recite,

Il met chez luy voisins, parens, amis en fuite,  
Car lors que son Demon commence à l'agiter,  
Tout, jusqu'à sa Servante, est prest à deserter :  
Un Asne pour le moins instruit par la Nature,  
A l'instinct qui le guide obeit sans murmure :  
Ne va point follement de sa bizarre voix,  
Défier aux chansons les oiseaux dans les bois.  
Sans avoir la Raison il marche sur sa route,  
L'homme seul, qu'elle éclaire, en plein jour ne  
  voit gousté.

Reglé par ses avis fait tout à contre-temps,  
Et dans tout ce qu'il fait, n'a ny raison ny sens.  
Tout luy plaist & déplaist, tout le choque & l'oblige.

Sans raison il est gay, sans raison il s'afflige.  
Son esprit au hazard aime, évite, poursuit,  
Défait, refait, augmente, oste, élève, détruit.  
Et void-on, comme luy, les Ours, ny les Pantheres

S'effraier sottement de leurs propres chimeres,  
De fantômes en l'air combattre leurs desirs,  
Et de vains argumens chicaner leurs plaisirs ?

Jamais l'Homme, dis-moy, vid-il la Beste folle  
Sacrifier à l'Homme, adorer son idole,  
Luy venir, comme au Dieu des Saisons & des  
Vents,

Demander à genoux la pluie, ou le beau temps?

Non: Mais cent fois la Beste a veu l'Homme hypo-  
chondre,

Adorer le metal que luy-mesme il fit fondre:

A veu dans un pais les timides Mortels

Trembler aux piés d'un Singe assis sur leurs au-  
tels;

Et sur les bords du Nil, les Peuples imbecilles,

L'encensoir à la main, chercher les Crocodiles.

Mais pourquoy, diras-tu, cet exemple odieux?

Que peut servir icy l'Egypte & ses faux Dieux?

Quoy? me prouvez-vous, par ce discours pro-  
fâne,

Que l'Homme, qu'un Docteur est au dessous d'un  
Asne?

Un Asne, le joiët de tous les Animaux;

Un stupide Animal sujet à mille maux;

Dont le nom seul en soy comprend une Satyre.

Oüy d'un Asne: & qu'a-t'il qui nous excite à ri-  
re?

Nous nous mocquons de luy: mais s'il pouvoit un  
jour,

Docteur, sur nos defauts s'exprimer à son tour:

Si, pour nous reformer, le Ciel prudent & sage

De la parole enfin luy permettoit l'usage:

Qu'il pust dire tout haut, ce qu'il se dit tout bas,

Ah! Docteur, entre nous, que ne diroit-il pas?

Et que peut-il penser? lors que dans une rue,

Au milieu de Paris il promene sa veuë:

Qu'il void de toutes parts les Hommes bigarrez,  
Les uns gris, les uns noirs, les autres ch amar-  
rez,

Que dit-il ? quand il void , avec la Mort en  
trouffe,

Courir chez un Malade un Affassin en houffe:

Qu'il trouve de Pedans un Escadron fouré,

Suivy par un Recteur de Bedeaux entouré :

Ou qu'il void la Justice en grosse compagnie,

Mener tuer un Homme avec ceremonie:

Que pense-t'il de nous ? lors que sur le Midi

Un hazard au Palais le conduit un Jeudi;

Lors qu'il entend de loin , d'une gueule inferna-  
le,

La Chicane en fureur mugir dans la grand'Sa-  
le ?

Que dit-il ? quand il void les Juges, les Huif-  
fiers,

Les Clercs, les Procureurs, les Sergens, les Gref-  
fiers.

O ! que si l'Asne alors , à bon droit misanthrope,  
Pouvoit trouver la voix qu'il eut au temps d'Éso-  
pe !

De tous costez, Docteur, voyant les Hommes  
fous,

Qu'il diroit de bon cœur, fans en estre jaloux,

Content de ses chardons, & secouant la teste,

Ma foy, non plus que nous l'Homme n'est qu'une  
Beste.

## S A T Y R E IX.

**C**'EST à vous, mon Esprit, à qui je veux  
parler :

Vous avez des défauts que je ne puis celer.  
Assés & trop long-temps ma lasche complaisance  
De vos jeux criminels a nourri l'insolence :  
Mais puisque vous poussés ma patience à bout,  
Une fois en ma vie il faut vous dire tout.

On croiroit, à vous voir dans vos livres ca-  
prices

Discourir en Caton des vertus & des vices,  
Decider du merite & du prix des Auteurs,  
Et faire impunément la leçon aux Docteurs,  
Qu'estant seul à couvert des traits de la Satyre,  
Vous avez tout pouvoir de parler & d'écrire.  
Mais moy qui dans le fond sçay bien ce que j'en  
crois,

Qui conte tous les jours vos défauts par mes doigts;  
Je ris, quand je vous vois si foible & si sterile  
Prendre sur vous le soin de reformer la ville,  
Dans vos discours chagrins plus aigre & plus mor-  
dant,

Qu'une femme en furie, ou Gotier en plaidant.  
Mais répondés un peu. Quelle verve indiscrete,  
Sans l'aveu des neuf Sœurs, vous a rendu Poète?  
Sentiez vous, dites-moy, ces violens transports  
Qui d'un esprit divin font mouvoir les ressorts?  
Qui vous a pû souffler une si folle audace?

Phebus a-t'il pour vous aplani le Parnasse ?  
 Et ne sçavez-vous pas, que sur ce Mont sacré  
 Qui ne vôle au sommet tombe au plus bas degré,  
 Et qu'à moins d'estre au rang d'Horace ou de  
 Voiture,

On rampe dans la fange avec l'Abbé de P\*\* ?

Que si tous mes efforts ne peuvent reprimer  
 Cét ascendant malin qui vous force à rimer,  
 Sans perdre en vains discours, tout le fruit de vos  
 veilles ;

Osez chanter du Roy les augustes merveilles :

Là, mettant à profit vos caprices divers,  
 Vous verriez tous les ans fructifier vos vers ;

Et par l'espérance du gain vostre Muse animée,  
 Vendroit au poids de l'or une once de fumée.

Mais en vain, direz-vous, je pense vous tenter  
 Par l'éclat d'un fardeau trop peçant à porter.

Tout Chantre ne peut pas, sur le ton d'un Or-  
 phée,

Entonner en grands vers, LA DISCORDE ET OUF-  
 FE'E :

Peindre BELLONE EN FEU TONNANT DE TOU-  
 TES PARTS,

Et LE BELGE EFFRAYE' FUIANT SUR LES RAM-  
 PARTS.

Sur un ton si hardy, sans estre temeraire,  
 Racan pourroit chanter au defaut d'un Homere.  
 Mais pour Kautin & moy, qui rimons au hazard:  
 Que l'amour de blâmer fit Poètes par art :  
 Quoy qu'un tas de Grimauds vante nostre élo-  
 quence,

Le plus seur est pour nous, de garder le silence.  
 Un Poème insipide & sottement flatteur

Deshonore à la fois le Heros & l'Auteur :

Enfin de tels projets passent nostre foiblesse.

Ainsi parle un Esprit languissant de mollesse,

Qui sous l'humble dehors d'un respect affecté

Cache le noir venin de sa malignité.

Mais deussiez-vous en l'air voir vos aisles fon-  
duës ?

Ne valoit-il pas mieux vous perdre dans les nuës,

Que d'aller sans raison, d'un style peu Chre-  
stien,

Faire insulte en rimant à qui ne vous dit rien,

Et du bruit dangereux d'un Livre temeraire,

A vos propres perils enrichir le Libraire ?

Vous vous flattez peut estre en vostre vanité,

D'aller comme un Horace à l'immortalité :

Et dé-jà vous croyez, dans vos rimes obscures,

Aux Saumaizes futurs preparer des tortures.

Mais combien d'Ecrivains d'abord si bien reçus,

Sont de ce fol espoir honteusement deceus ?

Combien, pour quelques mois, ont veu fleurir

leur Livre,

Dont les vers en paquet se vendent à la livre ?

Vous pourrez voir un temps vos Escrits estimez,

Courir de main en main par la ville femez :

Puis delà tout poudreux, ignorez sur la terre,

Suivre chez l'Epicier Neuf-Germain & la Serre :

Ou, de trente feüillets reduits peut-estre à neuf,

Parer demy rongez les robords du Pont-neuf.

Le bel honneur pour vous, en voyant vos Ou-

vrages

Occuper le loisir des Laquais & des Pages,

Et souvent dans un coin renvoyez à l'écart,

Servir de second Tome aux airs du Savoyard !

Mais.

Mais je veux que le Sort, par un heureux ca-  
 price,  
 Fasse de vos Escrits prosperer la malice :  
 Et qu'enfin vostre Livre aille, au gré de vos  
 vœux,  
 Faire siffler Kautain chez nos derniers Neveux;  
 Que vous sert-il qu'un jour l'avenir vous estime,  
 Si vos vers aujourd'huy vous tiennent lieu de cri-  
 me,  
 Et ne produisent rien, pour fruit de leurs bons  
 mots,  
 Que l'effroy du Public, & la haine des Sots ?  
 Quel Demon vous irrite, & vous porte à médire ?  
 Un Livre vous déplaist. Qui vous force à le lire ?  
 Laissez mourir un Fat dans son obscurité.  
 Un Auteur ne peut-il pourrir en seureté ?  
 Le Jonas inconnu sèche dans la poussiere :  
 \* Le David imprimé n'a point veu la lumiere :  
 Le Moïse commence à moisir par les bords :  
 Quel mal cela fait-il ? ceux qui sont morts sont  
 morts.  
 Le tombeau contre vous ne peut-il les deffendre ?  
 Et qu'ont fait tant d'Auteurs pour remuer leur  
 cendre ?  
 Que vous ont fait Perrain, Bardin, Mauroy, Bur-  
 faut,  
 Colletet, Pelletier, Titreville, Kainaut,  
 Dont les noms en cent lieux, placez. comme en  
 leurs niches,  
 Vont de vos vers malins remplir les hémestiches ?  
 Ce qu'ils font vous ennuye. O le plaisant détour !  
 Ils ont bien ennuyé le Roy, toute la Cour ;  
 Sans  
 \* Poëmes Heroïques qui n'ont point esté vendus.

Sans que le moindre Edit ait, pour punir leur  
crime,

Retranché les Auteurs, ou supprimé la Rime.

Ecrive qui voudra: chacun à ce métier

Peut perdre impunément de l'encre & du papier.

Un Roman, sans blesser les loix ny la coûtume,

Peut conduire un Heros au douziesme volume:

Delà vient que Paris void chez luy de tout  
temps,

Les Auteurs à grands flots déborder tous les ans:

Et n'a point de Portail, où, jusques aux corniches,

Tous les Piliers ne soient enveloppez d'affiches.

Vous seul plus dégoûté, sans pouvoir, & sans  
nom,

Viendrez regler les droits, & l'estat d'Apollon:

Mais vous, qui raffinez sur les Escrits des autres,

De quel œil pensez-vous qu'on regarde les vo-  
stres?

Il n'est rien en ce temps à couvert de vos coups.

Mais sçavez-vous aussi, comme on parle de vous?

Gardez-vous, dira l'un, de cét Esprit critique:

On ne sçait bien souvent qu'elle mouche le pique:

Mais c'est un jeune fou qui se croit tout permis,

Et qui pour un bon mot va perdre vingt amis.

Il ne pardonne pas aux vers de la Pucelle,

Et croit regler le monde au gré de sa cervelle.

Jamais dans le Barreau trouva-t'il rien de bon?

Peut-on si bien prescher qu'il ne dorme au Ser-  
mon?

Mais luy, qui fait icy le Regent du Parnasse,

N'est qu'un gueux revestu des dépouilles d'Ho-  
race.

Avant luy Juvenal avoit dit en Latin,

Qu'on

Qu'on est assis à l'aise aux Sermons de Kautain.  
L'un & l'autre avant luy s'estoient plaints de la  
Rime :

Et c'est aussi sur eux qu'il rejette son crime :  
Il cherche à se couvrir de ces noms glorieux.  
J'ay peu leu ces Auteurs : mais , tout n'iroit qu'e  
mieux ,

Quand de ces Médifans l'engeance toute entiere  
Iroit la teste en bas rimer dans la Riviere.

Voilà comme on vous traite : & le monde ef-  
frayé

Vous regarde dé-jà comme un homme noyé.  
En vain quelque Rieur prenant vostre deffense,  
Veut faire au moins de grace adoucir la sentence :  
Rien n'appaise un Lecteur toujours tremblant  
d'effroy ,

Qui void peindre en autruy ce qu'il remarque en  
foy.

Vous ferez-vous toujours des affaires nouvelles ?  
Et faudra t'il sans cesse effuyer des querelles ?  
N'entendray-je qu'Auteurs se plaindre & mur-  
murer ?

Jusqu'à quand vos fureurs doivent-elles durer ?  
Répondez , mon Esprit ; ce n'est plus raillerie :  
Dites . . . . mais , dites-vous : Pourquoi cette  
furie ?

Quoy ? pour un maigre Auteur , que je gloze  
en passant ;

Est-ce un crime après tout , & si noir & si grand ?  
Et qui voyant un Fat s'applaudir d'un Ouvrage ,  
Ou la droite raison trébuche à chaque page ,  
Ne s'écrie aussi tost : *L'impertinent Auteur !*  
*L'ennuyeux Escrivain ! le maudit Traducteur !*

*A quoy bon mettre au jour tous ces discours frivo-  
les,*

*Et ces riens enfermez dans de grandes paroles ?*

*Est-ce donc là médire, ou parler franchement ?*

*Non, non, la Médifance y va plus doucement.*

*Si l'on vient à chercher pour quel secret mystere,*

*Alidor à ses frais bastit un Monastere,*

*Alidor, dit un Fourbe, il est de mes amis.*

*Jel'ay connu Laquais, avant qu'il fust Commis.*

*C'est un homme d'honneur, de pieté profonde,*

*Et qui veut rendre à Dieu, ce qu'il a pris au  
Monde.*

*Voilà jôier d'adresse, & médire avec art,*

*Et c'est avec respect enfoncer le poignard.*

*Un Esprit né sans fard, sans basse complaisance,*

*Fuit ce ton radouci que prend la médifance :*

*Mais de blâmer des vers ou durs ou languissans,*

*De choquer un Auteur qui choque le bon sens,*

*De railler d'un Plaisant qui ne sçait pas nous plaire,*

*C'est ce que tout Lecteur eut tousiours droit de  
faire.*

*Tous les jours à la Cour, un Sot de qualité*

*Peut juger de travers avec impunité :*

*A Malherbe, à Racan, preferer Theophile,*

*Et le clinquant du Tasse, à tout l'or de Virgile,*

*Un Clerc, pour quinze sous, sans craindre le hola,*

*Peut aller au Parterre attaquer Attila :*

*Et si le Roy des Huns ne luy charme l'oreille,*

*Traiter de Visigoths tous les vers de Corneille.*

*Il n'est vallet d'Auteur, ny copiste à Paris,*

*Qui la balance en main ne peze les Escrits.*

*Dés que l'impression fait éclôre un Poète,*

*Il est esclave né de quiconque l'achete :*

Il se soumet luy-mesme aux caprices d'autrui,  
 Et ses escrits tout seuls doivent parler pour luy.  
 Un Auteur à genoux, dans une humble Préface,  
 Au Lecteur, qu'il ennuye, a beau demander gra-  
 ce;

Il ne gagnera rien sur ce Juge irrité,  
 Qui luy fait son procès de pleine autorité.

Et je seray le seul qui ne pourray rien dire ?  
 On sera ridicule, & je n'oseray rire ?  
 Et qu'ont produit mes vers de si pernicieux,  
 Pour armer contre moy tant d'Auteurs furieux ?  
 Loin de les décrier, je les ay fait paroistre ;  
 Et souvent, sans ces vers qui les ont fait connoi-  
 stre,

Leur talent dans l'oubli demeureroit caché,  
 Et qui scauroit sans moy que Kautain a presché ?  
 La Satyre ne sert qu'à rendre un Fat illustre:  
 C'est une ombre au tableau qui luy donne du lu-  
 stre,

En les blâmant enfin, j'ay dit ce que j'en croy,  
 Et tel, qui m'en reprend, en pense autant que  
 moy.

*Il a tort, dira l'un, Pourquoi faut-il qu'il nom-  
 me ?*

*Attaquer Patelain ! ah ! c'est un si bon homme :  
 Balzac en fait l'Eloge en cent endroits divers.  
 Il est vray, s'il m'eust creu, qu'il n'eust point fait  
 de vers.*

*Il se tuë à rimer. Qu'en écrit-il en prose ?  
 Voilà ce que l'on dit: & que dis-je autre chose ?  
 En blâmant ses Escrits, ay-je d'un stile affreux,  
 Distilé sur sa vie un venin dangereux ?  
 Ma Muse, en l'attaquant, charitable & discrete,  
 Sçait*

Scait de l'Homme d'honneur distinguer le Poëte.  
 Qu'on vante en luy la foy, l'honneur, la probité:  
 Qu'on prise sa candeur & sa civilité :

Qu'il soit doux, complaisant, officieux, sincère,  
 On le veut, j'y souscris; & suis prest de me taire;  
 Mais que pour un modele on montre ses Escrips:

Qu'il soit le mieux renté de tous les beaux Esprits:  
 Comme Roy des Auteurs, qu'on l'éleve à l'Em-  
 pire;

Ma bile alors s'échauffe, & je brûle d'écrire:

Et s'il ne m'est permis de le dire au papier;

J'iray creuser la terre, & comme ce Barbier,

Faire dire aux roseaux, par un nouvel orgâne,

MIDAS, LE ROY MIDAS A DES OREILLES D'AS-  
 NE.

Quel tort luy fais-je enfin? ay-je par un écrit,  
 Petrifié sa veine, & glacé son esprit?

Quand un Livre au Palais se vend & se debite,

Que chacun par ses yeux juge de son merite:

Que Billaine l'étale au deuxiesme Pilier:

Le dégoust d'un Censeur peut-il le décrier?

En vain contre le Cid un Ministre se ligue,

Tout Paris pour Chimene, a les yeux de Rodrigue,

L'Academie en corps a beau le censurer,

Le Public revolté s'obstine à l'admirer:

Mais lors que Patelain met un œuyre en lumiere,

Chaque Lecteur d'abord luy devient un Linier:

En vain il a receu l'encens de mille Auteurs,

Son Livre en paroissant dément tous ses flateurs.

Ainsi sans m'accuser, quand tout Paris le jouë,

Qu'il s'en prenne à ses vers que Phebus desavouë:

Qu'il s'en prenne à sa Muse Allemande en Fran-  
 çois.

Mais

Mais laissons Patelain pour la dernière fois.

La Satyre, dit-on, est un métier funeste,  
 Qui plaist à quelques gens, & choque tout le reste;  
 La suite en est à craindre, en ce hardi métier  
 La peur plus d'une fois fit repentir Regnier.  
 Quittez ces vains plaisirs, dont l'appas vous abuse:  
 A de plus doux emplois occupez vostre Muse:  
 Et laissez à Feuillet \* reformer l'Univers.  
 Et sur quoy donc faut-il que s'exercent mes vers,  
 Iray-je dans une Ode, en Phrases de Malherbe,  
*Troubler dans ses roseaux le Danube superbes,*  
*Delivrer de Sion le peuple gemissant:*  
*Faire trembler Memphis, ou passer le Croissant;*  
*Et passant du Fourdain les ondes allarmées,*  
*Cueillir, mal à propos, les palmes Idumées?*  
 Viendray-je, en une Églogue, entouré de trou-  
 peaux,

Au milieu de Paris enfler mes chalumeaux;  
 Et dans mon cabinet assis au pié des haïstres,  
 Faire dire aux Echos des sottises champêtres?  
 Faudra-t'il de sens froid, & sans estre amoureux,  
 Pour quelque Iris en l'air, faire le langoureux;  
 Luy prodiguer les noms de Soleil & d'Aurore;  
 Et tousiours bien mangeant mourir par metapho-  
 re?

Je laisse aux doucereux ce langage affecté,  
 Où s'endort un Esprit de mollesse hebeté.

La Satyre en leçons, en nouveutez fertile,  
 Sçait seule assaisonner le plaisant & l'utile,  
 Et d'un vers qu'elle épure aux rayons du bon sens,  
 Détrompe les Esprits des erreurs de leur temps:  
 Elle seule bravant l'orgueil & l'injustice,

Va

\* *Fameux Predicateur.*

Va jusques sous le dais faire passer le vice ;  
Et souvent , sans rien craindre , à l'aide d'un bon  
mot,

Va vanger la Raison des attentats d'un Sot.  
C'est ainsi que Lucile , appuyé de Lelie,  
Fit justice en son temps des Kautains d'Italie,  
Et qu'Horace jettant le sel à pleines mains,  
Se jouïoit aux dépens des Pelletiers Romains.  
C'est elle qui m'ouvrant le chemin qu'il faut sui-  
vre,

M'inspirera dès quinze ans la haine d'un sot livre,  
Et sur ce Mont fameux , où j'osay la chercher ,  
Fortifia mes pas & m'apprit à marcher :  
C'est pour elle en un mot , que j'ay fait vœu d'é-  
crire.

Toutefois'il le faut, je veux bien m'en dédire:  
Et pour calmer enfin tous ces flots d'ennemis ,  
Reparer en mes vers les maux qu'ils ont commis,  
Puisque vous le voulez , je vais changer de style,  
Je le déclare donc : Q\*\*\* est un Virgile :  
Burfaut comme un Soleil en nos ans a paru :  
Pelletier écrit mieux qu'Ablancourt ny Patru :  
Kautain à ses Sermons traînant toute la Terre :  
Fend les flots d'Auditeurs , pour aller à sa chaire ,  
Saufal est le Phenix des Esprits relevez :  
Perrain ... Bon, mon esprit, courage, poursuivez.  
Mais ne voyez-vous pas que leur Troupe en furie,  
Va prendre encor ces vers pour une raillerie ?  
Et , Dieu sçait, aussi-tost , que d'Auteurs en cou-  
roux ,

Que de Rimeurs blessez s'en vont fondre sur vous!  
Vous les verrez bien-tost feconds en impostures ,  
Amasser contre vous des volumes d'injures ,

Trai-

Traiter en vos escrits chaque vers d'attentat,  
 Et d'un mot innocent faire un crime d'estat.  
 Vous aurez beau vanter le Roy dans vos Ouvra-  
 ges,

Et de ce Nom sacré sanctifier vos pages :  
 Qui méprise Kautain, n'estime point son Roy,  
 Et n'a, selon Kautain, ny Dieu, ny foy, ny loy.  
 Mais quoy? répondez-vous, Kautain nous  
 peut-il nuire?

Et par ses cris enfin que scauroit-il produire?  
 Interdire à mes vers, dont peut-estre il fait cas,  
 L'entrée aux pensions, où je ne pretens pas?  
 Non, pour louer un Roy que tout l'Univers louë,  
 Ma langue n'attend point que l'argent la dénouë,  
 Et sans esperer rien de mes foibles escrits,  
 L'honneur de le louer m'est un trop digne prix.  
 On me verra toujours sage dans mes caprices,  
 De ce mesme pinceau, dont j'ay noircy les vices,  
 Et peint, du nom d'Auteur tant de Sors revestus,  
 Luy marquer mon respect & tracer ses vertus.

Je vous croy : mais pourtant on crie, on vous  
 menace,  
 Je crains peu, direz-vous, les Braves du Parnas-  
 se.  
 Hé, mon Dieu! craignez tout d'un Auteur en  
 couroux,  
 Qui peut... Quoy? Je m'entens. Mais encor? Tai-  
 sez-vous.

## DISCOURS

SUR LA

## SATYRE.

**Q**UAND je donnay la premiere fois mes Satyres au public, je m'estois bien preparé au tumulte que l'impression de mon Livre a excité sur le Parnasse. Je scavois que la nation des Poëtes, & sur tout des mauvais Poëtes, est une nation farouche, qui prend feu tres-aisément, & que ces Esprits avides de louanges ne digereroient pas facilement une raillerie, quelque douce qu'elle pust estre. Aussi, oseray-je dire à mon avantage, que j'ay regardé avec des yeux assez Stoïques les libelles diffamatoires qu'on a publiez contre moy. Quelques calomnies dont on ait voulu me noircir; quelques faux bruits qu'on ait semez de ma personne; j'ay pardonné sans peine ces petites vengeance, au déplaisir d'un Auteur irrité, qui se voioit attaqué par l'endroit le plus sensible d'un Poëte, je veux dire, par ses ouvrages.

Mais

Mais j'avoüe, que j'ay esté un peu surpris du chagrin bizarre de certains Auteurs, qui au lieu de se divertir d'une querelle du Parnasse, dont ils pouvoient estre spectateurs indifferens, ont mieux aimé prendre parti, & s'affliger avec les Ridicules, que de se réjouir avec les Rieurs. C'est pour les consoler que j'ay composé la Satyre precedente, où je pense avoir montré assez clairement, que sans blesser l'Estat ny sa conscience, on peut trouver de méchans vers, méchans, & s'ennuyer de plein droit à la lecture d'un sot Livre. Mais puisque ces Messieurs ont parlé de la liberté que je me suis donnée de nommer, comme d'un attentat inouï & sans exemple, & que des exemples ne se peuvent pas mettre en rimes; il est bon d'en dire icy un mot, pour les instruire d'une chose qu'eux seuls veulent ignorer, & leur faire voir, qu'en comparaison de tous mes Confreres les Satyriques, j'ay esté un Poète fort retenu.

Et pour commencer par Lucilius Satyrique premier du nom; quelle liberté, ou plustost quelle licence, ne s'est-il point donnée dans ses Ouvrages? Ce n'estoit pas seulement des Poètes & des Auteurs qu'il attaquoit: c'estoit des gens de la premiere qualité de Rome: c'estoit des personnes Consulaires. Cependant Scipion & Lælius ne jugerent pas ce Poète, tout déterminé Rieur qu'il estoit, indigne de leur amitié, & vray-semblablement dans les occasions ils ne luy refuserent pas leurs conseils sur ses Escrits non plus qu'à Terence: ils ne s'aviserent point de prendre le party de Lupus & de Merellus, qu'il avoit jouéz dans ses Satyres, & ils ne creurent pas luy donner rien du leur, en  
luy

luy abandonnant tous les Ridicules de la Republique.

-----num Lelius, aut qui  
 Duxit ab oppressâ meritum Carthagine nomen,  
 Ingenio offensi, aut laeso doluere Metello,  
 Famossive Lupo cooperto versibus?

En effet Lucilius n'épargnoit ny petits ny grands, & souvent des Nobles & des Patriciens, il descendoit jusqu'a la lie du peuple,

*Primores populi arripuit, populumque tributim.*

On me dira que Lucilius vivoit dans une Republique, où ces sortes de libertez peuvent estre permises. Voyons donc Horace qui vivoit sous un Empereur, dans les commencemens d'une Monarchie, où il est bien plus dangereux de rire qu'en un autre temps. Qui ne nomme-t'il point dans ses Satyres? & Fabius le grand causeur, & Tigellius le Fantasque, & Nasidienus le ridicule, & Tanais le chastré, & tout ce qui vient au bout de sa plume. On me répondra que ce sont des noms supposés. O la belle réponse! comme si ceux qu'il attaque n'estoient pas des gens connus d'ailleurs: comme si l'on ne sçavoit pas que Fabius estoit un Chevalier Romain qui avoit composé un Livre de droit: que Tigellius fut en son temps un Musicien chery d'Auguste: que Nasidienus Rufus estoit un

(Hor. Sat. 1. lib. 2.)

(Hor. ibid.)

(Voyez Acr. Proph. Suet. v, d'Aug.)

un Ridicule celebre dans Rôme: que Tanais estoit un affranchi de Mecenas. Certainement il faut que ceux qui parlent de la sorte n'ayent pas fort leu les Anciens, & ne soient pas fort instruits des affaires de la Cour d'Auguste. Horace ne se contente pas d'appeller les gens par leur nom: il a fi peur qu'on ne les méconnoisse, qu'il a soin de rapporter jusqu'à leur surnom, jusqu'au métier qu'ils faisoient, jusqu'aux charges qu'ils avoient exercées. Voyez, par exemple, comme il parle d'Aufidius Luscius Preteur de Fondi:

*Fundos Aufidio Lusco Pratore libenter  
Linquimus, insani ridentes premia Scribae,  
Pratextam & latum clavum, &c.*

Nous abandonnâmes, dit-il, avec joye, le Bourg de Fondi, dont estoit Preteur un certain Aufidius Luscius: mais ce ne fut pas sans avoir bien ri de la folie de ce Preteur, auparavant Commis, qui faisoit le Sénateur & l'homme de qualité. Peut-on désigner un homme plus précisément, & les circonstances seules ne suffisoient-elles pas pour le faire reconnoître? On me dira peut-estre, qu'Aufidius estoit mort alors: Mais Horace parle là d'un voyage fait depuis peu. Et puis comment mes Censeurs répondront-ils à cet autre passage?

*Turgidus Alpinus jugulat dum Memmona, dum-  
que  
Diffingit Rheni luteum caput: hac ego ludo.*

(Hor. Sat. v. l. 1.)  
(Hor. Sat. 1. lib. 1.)

Pendant, dit Horace, que ce Poëte enflé d'Alpinus égorge Memnon dans son Poëme, & s'embourbe dans la description du Rhin, je me joüe en ces Satyres. Alpinus vivoit donc du temps qu'Horace se joüoit en ces Satyres; & si Alpinus, en cet endroit, est un nom supposé, l'Auteur du Poëme de Memnon pouvoit-il s'y méconnoistre? Horace, dira-t'on, vivoit sous le regne du plus doux de tous les Empereurs: Mais vivons-nous sous un regne moins doux? Et veut-on qu'un Prince qui a tant de qualitez communes avec Auguste, soit moins dégouffé que luy des méchans Livres, & plus rigoureux envers ceux qui les blâment?

Examinons pourtant Persé, qui écrivoit sous le regne de Neron. Il ne raille pas simplement les Ouvrages des Poëtes de son temps: il attaque les vers de Neron mesme. Car enfin tout le monde sçait & toute la Cour de Neron le sçavoit, que ces quatre vers, *Torva Mimalloneis*, &c. dont Persé fait une raillerie si amere dans sa premiere Satyre, estoient des vers de Neron. Cependant on ne remarque point que Neron, tout Neron qu'il estoit, ait fait punir Persé; & ce Tyran ennemy de la raison, & amoureux comme on sçait de ses Ouvrages, fut assez galant homme pour entendre raillerie sur ses vers, & ne creut pas que l'Empereur, en cette occasion, deust prendre les interets du Poëte.

Pour Juvenal qui florissoit sous Trajan: il est un peu plus respectueux envers les grands Seigneurs de son siecle, il se contente de répandre l'amertume de ses Satyres, sur ceux du regne precedent: mais à l'égard des Auteurs, il ne les va point chercher hors de son siecle. A peine est il entré en ma-

tiere, que le voilà en mauvaife humeur contre tous les Eſcrivains de ſon temps. Demandez à Juvenal ce qui l'oblige de prendre la plume. C'eſt qu'il eſt las d'entendre & la *Thezeide* de Codrus, & l'*Oreſte* de celuy-cy, & le *Telephe* de cet autre, & tous les Poëtes enfin, comme il dit ailleurs, qui recitoient leurs Vers au mois d'Aouſt, & *Auguſto recitantes menſe Poëtas*. Tant il eſt vray que le droit de blâmer les Auteurs eſt un droit ancien, paſſé en couſtume parmy tous les Satyriques, & ſouffert dans tous les ſiecles. Que s'il faut venir des anciens aux modernes. Regnier qui eſt preſque noſtre ſeul Poëte Satyrique, a eſté veritablement un peu plus diſcret que les autres. Cela n'empêche pas neantmoins qu'il ne parle hardiment de Gallet ce celebre joüeur qui *affignoit ſes creanciers ſur ſept & quatorze*, & du Sieur de Provins qui *avoit changé ſon balandran en manteau court*, & du Couſin qui *abandonnoit ſa maiſon de peur de la réparer* & de Pierre du Puys & de pluſieurs autres.

Que répondront à cela mes Cenſeurs? Pour peu qu'on les preſſe, ils chafferont de la Republique des Lettres tous les Poëtes Satyriques, comme autant de perturbateurs du repos public. Mais que diront-ils de Virgile, le ſage, le diſcret Virgile, qui dans une Eglogue, où il n'eſt pas queſtion de Satyre, tourne d'un ſeul vers deux Poëtes de ſon temps en ridicules.

*Qui Baviuſ non odit, amet tua carmina Mævi.*

Dit un Berger Satyrique dans cette Eglogue. Et qu'on ne me diſe point que Bavius & Mævius en cét

cét endroit font des noms supposez : puisque ce seroit donner un trop cruel dementy au docte Servius qui assure positivement le contraire. En un mot qu'ordonneront mes Censeurs de Catulle, de Martial, & de tous les Poètes de l'antiquité, qui n'ent ont pas usé avec plus de discretion que Virgile ? Que penseront-ils de Voiture qui n'a point fait conscience de rire aux dépens du celebre Neuf-Germain, quoy qu'également recommandable par l'antiquité de sa barbe, & par la nouveauté de sa Poësie ? Le banniront ils du Parnasse luy & tous le Poères de l'antiquité, pour établir la seureté des Sots & des Ridicules ? Si cela est, je me consoleray aisément de mon exil : il y aura du plaisir à estre relegué en si bonne compagnie. Raillerie à part, ces Messieurs veulent ils estre plus sages que Scipion & Lælius, plus delicats qu'Auguste, plus cruels que Neron ? Mais eux qui sont si rigoureux envers les Critiques ; d'où vient cette clemence qu'ils affectent pour les méchans Auteurs ? Je voy bien ce qui les afflige : ils ne veulent pas estre détrompez : il leur fasche d'avoir admiré sérieusement des Ouvrages, que mes Satyres exposent à la risée de tout le monde ; & de se voir condamnez à oublier dans leur vieillesse, ces mêmes vers qu'ils ont autresfois appris par cœur, comme des chefs-d'œuvres de l'art. Je les plains sans doute : mais quel remede ? Faudra-t'il, pour s'accommoder à leur goust particulier renoncer au sens commun ? Faudra-t'il applaudir indifferement à toutes les impertinences qu'un Ridicule aura répanduës sur le papier ? & au lieu qu'en certains pays on condamnoit les méchans Poètes à effacer

effacer eux mesmes leurs Escrits avec la Langue, les Livres deviendront-ils deormais un azyle inviolable, où toutes les sottises auront droit de Bourgeoisie, où l'on n'osera toucher sans profanation; J'aurois bien d'autres choses à dire sur ce sujet. Mais comme j'ay déja traité de cette matiere, dans ma derniere Satyre; il est bon d'y renvoyer le Lecteur.

F I N.



## S A T Y R E

*Contre les Gens d'Eglise.*

QUEL est donc ce cahos, & quelle extrava-  
gance

Agite maintenant l'esprit de nostre France?

Quel demon infernal a mis des changemens,

Et tant de nouveutez dans tout nos reglemens ?

On fait, & l'on defait, on retably, on casse,

Rien ne demeure entier quelque chose qu'on  
fasse :

On retranche les Saints, on les refeste après,

On plaide au Châtelet, quand on feste au Palais.

On trouve à reformer, même sur la reforme,

L'ancien droit à present est un droit tout diforme,

On ne le connoit plus tant on le void changé.

Si de même on vouloit reformer le Clergé,

Si l'on vouloit oster la moitié de leurs dismes,

La reforme pourroit bien reformer des crimes.

Ces trop grands revenus perdent beaucoup de  
gens,

Et ces riches Pasteurs sont tousiours indigens :

Pourquoy ceux qui devroient imiter les Apostres,

Ont ils seuls plus de bien qu'il n'en faut pour dix  
autres ?

On devroit bien regler un tel dereglement,

Et montrer aux Pasteurs à vivre sobriement.

à

On

On ne void que des gens de Mytres & de Croffes,  
Faire aujourd'huy rouler de superbes Caroffes,  
Sans se resouvenir qu'autrefois l'Eternel,  
Ne monta qu'une Aneffe en un jour solemnel.

On parle des Imposts dont la France est remplie,  
Tout le monde en murmure, & tout le monde en  
crie,

Qu'est-ce en comparaison de tant d'injustes droits,  
Qu'aujourd'huy les Pasteurs levent en tous en-  
droits :

Tout le monde en naissant doit à la Sacristie,  
Il faut payer l'entrée, & payer la sortie,  
Enfin tous les Pasteurs par un fatal accord,  
Trouvent dequoy gagner en la vie, & en la mort.  
Bonne condition qui donne dequoy vivre,  
En lisant seulement quatre feuillets d'un livre,  
Recitant tous les jours trois ou quatre oraisons,  
Trouvent dequoy fournir aux frais de leurs mai-  
sons.

Que le Breviaire est bon dans le siecle ou nous  
sommes !

Un Pasteur est toujours le plus heureux des hom-  
mes,

Veut-on se marier, faut acheter un ban,  
On en achete deux, le Pasteur vous les vend,  
Vous ne les auriez pas s'il manquoit une abole,  
Comment nommer cela si ce n'est Monopole,  
Qu'un sacré partisan a mis injustement  
Aux yeux de tout Paris sur ce grand Sacrement ?  
Voulez vous, vous dit-on, la grosse sonnerie,  
C'est ainsi que vous dit une de ces harpies.  
Monopole jamais monta-t'il, à tel point,  
Et Messieurs les sonneurs n'en rougissez vous point

Ah??

Ah ! que tous ces Imposts vous couvrent de reproches,

En nous faisant payer pour le son d'une cloche !  
On sonne donc enfin , & pour vos cinq escus ,  
L'on vous donne du son , mais du son tant & plus.  
Un infame crieur de qui l'ame inhumaine ,  
Ne void aucun vivant qu'avec beaucoup de peine,  
Ce funeste Corbeau qui ne vit que de morts ,  
Marchande insolemment pour enterrer les corps.  
Choisissez , vous dit-il , l'endroit de vostre fosse ,  
Plus elle est près du Chœur , & plus la somme est  
grosse.

Il faut tant pour les Fonds , tant pour le Maistre  
Autel.

Entre tous les Imposts en voyons nous un tel ,  
Et qui peut plus choquer les droits de la nature ,  
Que de vendre à des morts le droit de Sepulture ?  
Je passe volontiers sur le tour de baton ,  
Dont un Pasteur avare attrape le Teston.  
Je suis fort Catholique , & je n'ay point d'envie  
De censurer icy les censeurs de ma vie.  
Je croy que ce qu'ils font a de bonnes raisons ,  
Et que tous leurs Patrons font bien leurs guerifons.  
Qu'on guerit de tous maux en leur offrant un  
Cierge ,

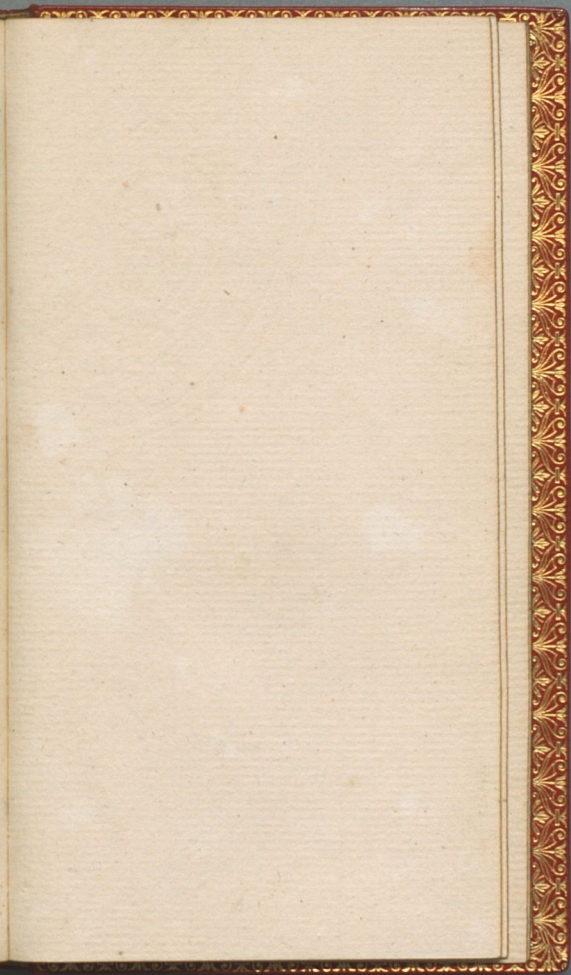
Qu'on en guerit plutôt s'il est de cire vierge :  
Que qui ne guerit pas n'a pas assez de Foy ,  
Et je croy tout cela , parce que je le voy ,  
Pour moy je ne veux point penetrer le mystere ,  
Mon Pasteur mel'a dit , c'est à moy de me taire.  
Je croy tout ce qu'il dit , s'il fait mal à son dam ,  
Mais je souffre à regret que l'on achete un ban ,  
Et que les ornemens qui servent à l'Eglise ,

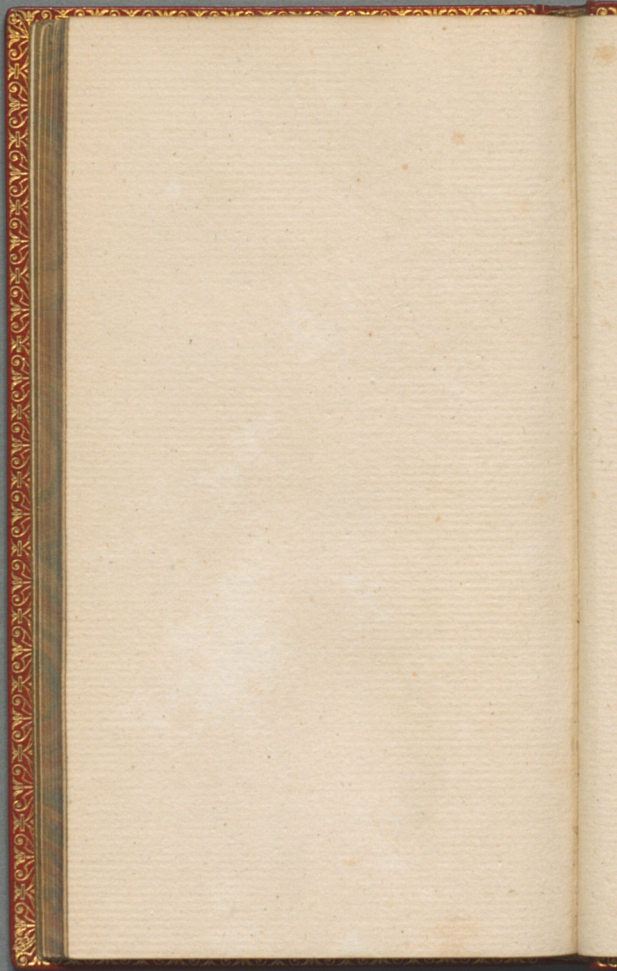
4. *Satyre contre les Gens d'Eglise.*

Soient de differens prix , comme la marchandise ,  
Si vous voulez les beaux à vostre enterrement ,  
Il faut tant , vous dit on , pour un tel parement ,  
Et pour l'Argenterie un crieur vous demande ,  
Si vous voulez avoir la petite ou la grande ,  
Le prix est different , il vous coutera tant ,  
Et si , l'on ne fait rien , si l'argent n'est comptant  
Jamais aucun credit ne se fait à l'Eglise ,  
N'avez vous point d'argent , la croix de bois est  
mise.

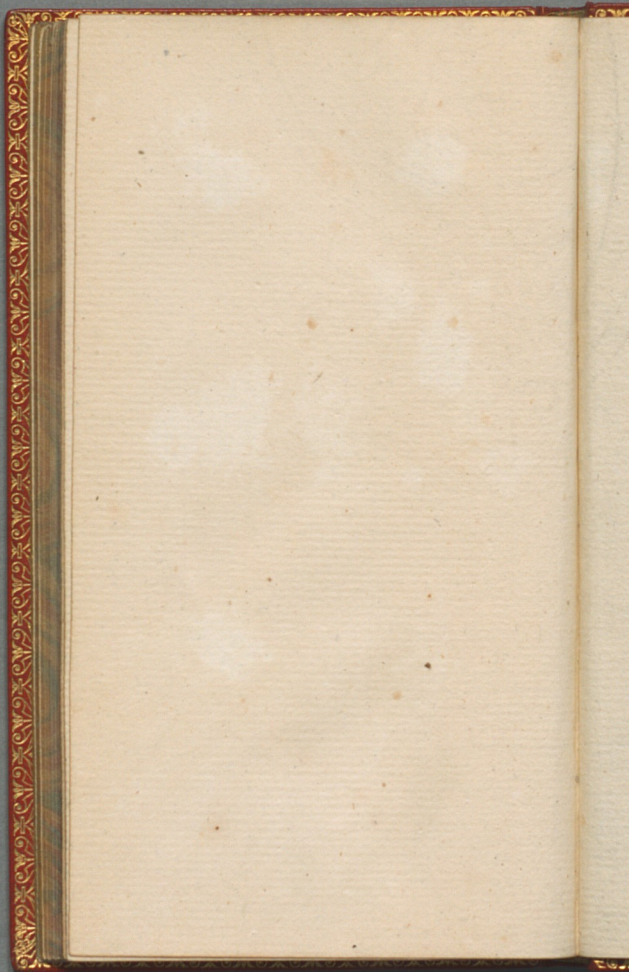
Taisons nous toutefois , car il est dangereux ,  
De parler des Pasteurs , & de mal parler d'eux.  
Telles gens ne sont pas des sujets de Satyre ,  
Muse va prendre ailleurs quelque sujet pour rire.

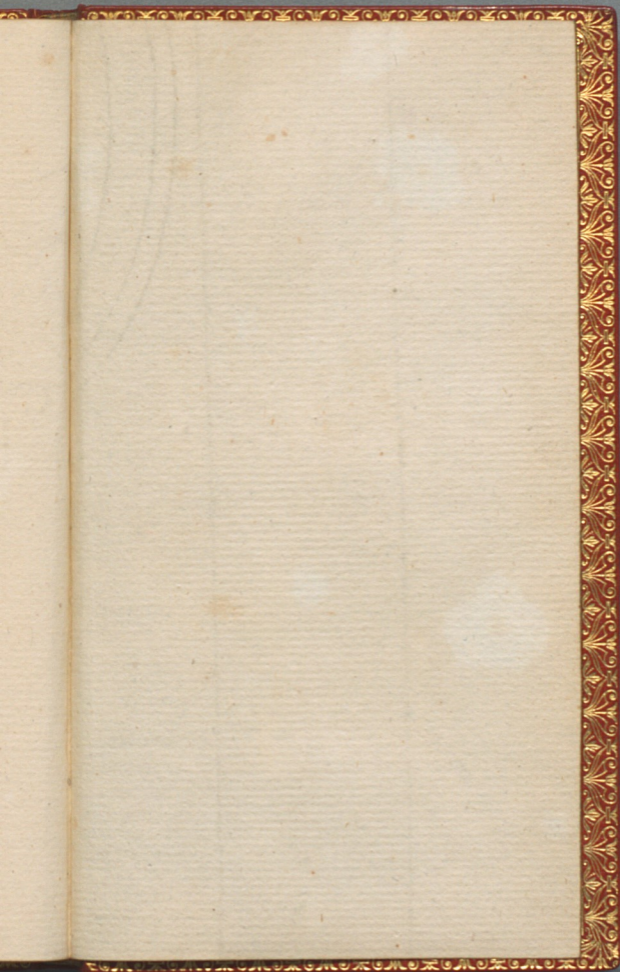








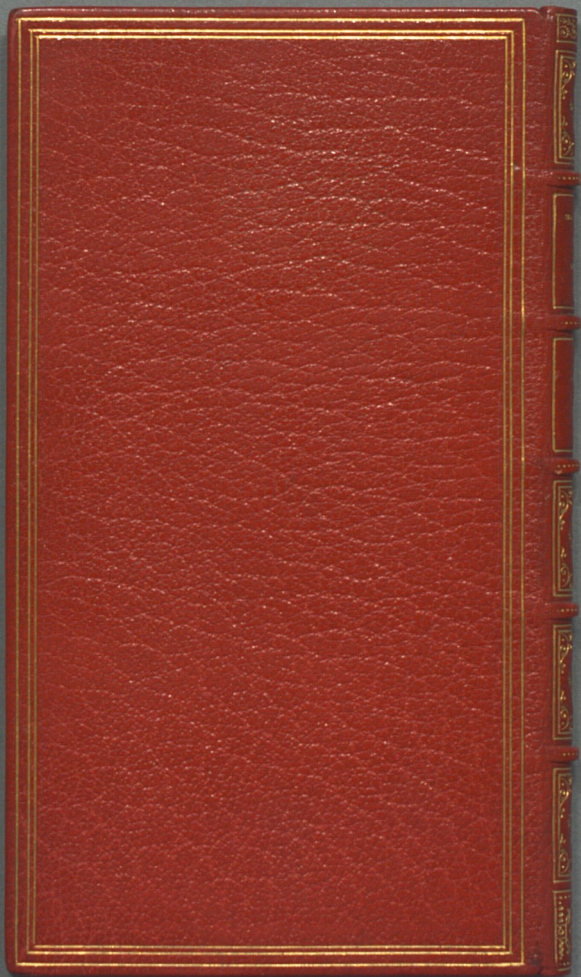








D 4  
942



[www.books2ebooks.eu](http://www.books2ebooks.eu)